

Jean O'Cottrell

CAHIER DE RETOUR AU PAYS DE MON PÈRE



Coupable ou innocent ?

Chapitre I : Patrick

Il se trouvait dans une sombre forêt, mais l'enfer était derrière lui. Tout avait débuté dans la matinée, quand son "ami", un lieutenant de sa "Gracieuse Majesté", était venu le prévenir.

- Croyez bien que je le regrette, cher ami, mais j'ai reçu l'ordre de réquisitionner vos écuries, vos chevaux et votre demeure.

Patrick (appelons-le ainsi, ce sera plus simple) s'en était toujours tenu à une stricte neutralité. Il lui était bien arrivé de recueillir et de cacher certains soirs de pauvres bougres en fuite. Mais depuis le temps que le puissant voisin, profitant de la discorde des différents comtés, s'était emparé de l'île, toute révolte avait été impitoyablement réprimée. Chaque fois, l'issue était la même : un terrible bain de sang, suivi d'incendies et de famines délibérément organisées par l'occupant. Toute tentative de secouer le joug de la tyrannie se traduisait par toujours plus de répression et d'exactions. Non, la lutte était trop inégale. À quoi bon refuser l'inéluctable ?

Ses étalons étaient renommés, leurs saillies chèrement rétribuées, et le petit manoir de ses pères toujours debout. Et, surtout, par-dessus tout, à côté de son négoce chevalin, Patrick avait une passion : la peinture. Et l'art ne connaît pas de patrie, n'est-ce pas ? Depuis l'enfance, il épatait camarades et professeurs par la justesse et le brio de ses dessins. Un de ses maîtres d'école lui fit rencontrer une artiste reconnue qui l'initia à l'art de peindre. Avant de partir s'installer en Italie, elle lui dit en souriant :

- Je n'ai plus rien à t'apprendre. Mais si tu veux réellement devenir peintre, tu dois y penser jour et nuit, t'y consacrer entièrement.

Ce qu'il fit.

Les gitans n'avaient guère besoin de lui pour gérer les écuries et ses toiles avaient vite acquis une certaine réputation. On raffolait de ses portraits et ses trompe-l'œil embellissaient murs et plafonds de bien des riches maisons de l'île. Pourvu qu'on le laissât exercer son art, comme il l'entendait, il ne refusait aucune clientèle. D'ailleurs, le mois dernier, il avait achevé le portrait, bouffi d'orgueil, de cet homme en habit rouge qui bredouillait :

- Je ne fais qu'obéir aux ordres. Mais je ne viendrai avec mes soldats que demain, dans l'après-midi. Vous aurez le temps de prendre vos dispositions et j'ai obtenu qu'on vous laisse la fermette de vos palefreniers. Croyez-moi, ça n'a pas été sans mal.

Patrick avait toujours cru que sa neutralité politique et ses relations lui épargneraient une telle mésaventure.

- Merci, merci bien, fit-il machinalement.

Mais, dès qu'il se retrouva seul, sa décision fut aussitôt prise. Ces damnés envahisseurs n'auraient rien. Il alla prévenir les gitans, leur demanda de partir avec les étalons et la meilleure jument, puis d'empoisonner les abreuvoirs.

Dans un grand sac de marin, il réunit quelques vêtements, d'antiques bijoux de famille, tout l'argent qu'il possédait et des toiles soigneusement roulées, ainsi que son matériel de peinture.

Ces toiles étaient d'une tout autre facture que celles qu'il réservait à sa clientèle. Il y recherchait l'inédit, le grotesque, jusqu'au fantastique. Et, bien qu'au détour d'une frondaison, dans le reflet d'un miroir ou dans l'entrelacs d'un drapé, il se fût parfois permis d'expérimenter ses innovations, ses pratiques nobles ou bourgeoises, n'avaient jamais rien remarqué. S'ils avaient su y voir clair, nul doute qu'ils en auraient été horriblement effarés.

Après avoir achevé ses préparatifs, il alla se coucher une dernière fois dans son lit. Le lendemain, il fit la grasse matinée et s'obligea à prendre un copieux déjeuner. Il lui faudrait des forces. Puis il se rendit aux écuries. Juments, hongres et poulains gisaient près de leurs abreuvoirs. Il mit le feu aux litières, et aux réserves de foin, prit deux ballots de paille et, le cœur lourd, pénétra dans la ferme. Meubles et gens avaient disparu. Les gitans s'étaient montrés réactifs et très discrets. Personne n'avait dû les voir s'en aller.

Il ouvrit portes et fenêtres, dispersa la paille et y mit le feu. Puis ce fut le tour du manoir. Dans chaque pièce, il enflamma les rideaux, éventra canapés, fauteuils et matelas, afin que leurs bourres nourrissent l'incendie, et descendit à la cave.

Sous ses voûtes se trouvait un puits abandonné. Dans une de ses parois, à mi-hauteur, on avait creusé une niche, sans doute pour faciliter l'extraction, lors du forage. L'entrée en était assez étroite, mais elle pouvait accueillir deux ou trois hommes. Et, depuis la margelle, personne n'aurait pu deviner cette cache. Il lui était arrivé d'y abriter quelques patriotes qui fuyaient les sbires de sa "Très Gracieuse Majesté".

Il passa une corde autour de la poutre qui faisait office de poulie, fit descendre le sac qui contenait tous ses biens et le balança adroitement dans la niche. Au-dessus, le feu dévorait la demeure familiale, tout n'était qu'embrasement et écroulement et, déjà, la lourde porte du cellier souterrain subissait les premières attaques des flammes. Alors, saisissant les deux bouts de la corde, il descendit et se faufila dans la niche.

À peine y était-il qu'il entendit l'arrivée des soldats. Il amena vite à lui toute la corde et la jeta au fond. Il lui faudrait bien ressortir.

Ainsi tapi, à plusieurs mètres de l'eau glacée et des gaz méphitiques, qui flottaient à sa surface, Patrick attendait et espérait. Il se retint de rire en entendant la soldatesque cracher et jurer son dépit devant les chevaux morts. Les écuries, la ferme et le manoir étaient la proie d'un tel brasier qu'il n'y avait rien à sauver. Bientôt ce fut au tour du lieutenant qui naguère encore l'appelait "mon cher ami" de hurler :

- Attrapez-moi ce salopard ! Et je le veux vivant !

Sa fureur était d'autant plus grande qu'il avait pris la peine de le prévenir et qu'on risquait fort de le savoir. Bientôt, toute la maison s'écroula. Jurons et fureur redoublèrent. Et, quand l'incendie fut enfin maîtrisé, les militaires entreprirent leur fouille.

- Trouvez-moi ce chien, braillait le lieutenant.
- On ne retrouvera que des cendres, Monsieur !

En déblayant pierres et poutres calcinées, des soldats tombèrent sur l'escalier de la cave.

- Descendez voir !

Réticents, trois hommes descendirent avec des torches. La chute de la maison avait en grande partie effondré les voûtes. Ne tenaient plus que quelques piliers et le plafond au-dessus du puits. Un militaire se pencha sur son ouverture et y lâcha sa torche. Elle tomba en tournoyant, sans rien révéler. L'eau l'engloutit et retrouva bientôt sa froideur métallique.

- Rien à signaler !
- Tirons-nous avant que ça nous tombe sur la tronche !

Dehors, il faisait nuit et, à regret, le lieutenant ordonna le départ.

- Il est parti, sitôt l'incendie allumé, ou il est parti... en fumée, déclara-t-il en souriant. Mais qu'on surveille quand même tous les ports.

Au bruit de la troupe qui s'éloignait succédèrent quelques hululements, des craquements, des glapissements et, enfin, seulement le frissonnement du vent dans les arbres. La poutre-poulie du puits paraissait encore solide.

Quand il lui sembla qu'aucun militaire n'était resté en arrière (Ils n'auraient pas manqué de se parler pour tromper leur angoisse), Patrick lança la corde, s'assura qu'elle tenait bon, saisit son sac et entreprit de remonter. Il emprunta précautionneusement l'escalier de pierre. Mais cet imbécile de lieutenant n'avait pas même laissé un soldat de garde. Tout lui souriait. Les étoiles, la lune, les arbres et les animaux nocturnes lui souriaient.

Ses maigres biens assujettis sur son dos, il s'enfonça dans la forêt. Et route vers l'est. Il marcha toute la nuit. Au matin, il se maudit de n'avoir pas songé à emporter de quoi boire et manger. Un buisson de mûres apaisa un temps sa fringale, quand il aperçut, derrière une futaie, une cabane de charbonnier. La porte ouverte battait au vent. Apparemment, il n'y avait personne. Patrick s'approcha au travers des ronciers et des épiniers. Oui, la baraque était déserte. Sur un coin de table, un quignon de pain et un morceau de fromage. Le croûton était marbré de taches vertes et le fromage dur comme la Justice. Un fond de vin aigre, dans un pichet ébréché accompagna ces frugales délices. Puis il s'affala sur une paille et s'endormit aussitôt.

- C'est qui, ce type ? Qu'est-ce qu'il fout ici ?

Patrick ouvrit les yeux. Trois hommes hirsutes, l'air menaçant, se tenaient devant lui.

- Patrick ! C'est Patrick ! Il m'a sauvé la vie.
- Ryan, content de te voir !
- Tu viens rejoindre la cause ? Comment t'as trouvé notre planque ?
- Ben... Par hasard.

Ryan expliqua aux deux autres, comment Patrick l'avait caché trois jours, alors qu'il était sur le point d'être arrêté.

- Et c'est toi qui as préféré détruire ta maison et tes écuries plutôt que de les voir aux mains de ces salopards ?
- Ben... Oui.
- Toute l'armée doit te rechercher.
- Tu comptes faire quoi ?
- Trouver un bateau et partir.
- On va t'aider.

Dormant le jour et cheminant la nuit à travers halliers et futaies, les quatre hommes regagnèrent prudemment la côte. Dans toute l'île, on chantait les louanges de celui qui avait si bien berné les oppresseurs, mais les recherches se poursuivaient. Un bataillon fut à deux doigts de mettre la main sur le fugitif et ses complices. Ses compagnons déjouèrent le traquenard et ils parvinrent au bord de la mer.

Ils y trouvèrent un canot et purent rejoindre un navire au mouillage, qui s'apprêtait à partir pour les Amériques. Le capitaine était un ami et, quand il apprit ce qu'avait fait Patrick, il l'embarqua volontiers. C'est avec soulagement et tristesse que notre ami vit s'éloigner la côte de son pays qu'il ne reverrait jamais.

Durant la traversée, il fit le portrait de tous les marins et leur offrit volontiers ses croquis. Il se demandait comment il avait pu être aussi naïf et croire qu'on pouvait ne pas prendre parti, face à l'insupportable. Au cours de sa fuite vers le bateau salvateur, ses compagnons lui avaient raconté les spoliations, humiliations et exactions que subissaient presque tous ses compatriotes, surtout les plus démunis. Il avait aimé profondément ces hommes, leur camaraderie soudée par des idéaux, leur joie et leur entrain, malgré le danger permanent, et leur certitude, en dépit des échecs, que leur combat finirait par triompher. Il ne se reconnaissait plus. Il leur avait même proposé de devenir l'un des leurs, mais ils avaient eu vite fait de l'en dissuader :

- T'es devenu trop dangereux. Ta tête est mise à prix et, pour tous ceux qui sont dans la misère... quelle aubaine !
- Non, tu nous enverras de l'argent ou des armes, quand tu auras fait fortune au Nouveau Monde.
- Tu nous seras bien plus utile.

Un beau jour, le navire accosta dans une île de la Caraïbe. Le capitaine l'emmena voir un compatriote et le recommanda vivement.

- Le temps de régulariser votre situation, vous êtes le bienvenu chez moi, lui dit cet homme affable qui, comme lui, avait fui l'oppression et l'arbitraire.

Son portrait fut la première commande que Patrick réalisa telle qu'il l'entendait. Son hôte en fut à la fois flatté et un peu dubitatif. Il s'y reconnaissait à peine et ne comprenait pas pourquoi (diable !) le représenter, perdu et fantomatique, dans un paysage luxuriant.

Ce coin de paradis était la colonie d'un pays, dont les penseurs commençaient à éclairer le monde. Il en apprit la langue, ainsi que celle des "petites gens". Leur parler languissamment chantant et doux et vif, si concret et si coloré, le ravissait.

- Ah ! Si la peinture s'exprimait ainsi, elle n'en serait que meilleure !

Son nouvel ami prétendait, lui, que c'était s'abaisser que de "patoiser".

- Mais puisque vous semblez bien vous entendre avec nos gens, maintenant que nous avons réglé vos affaires, j'ai besoin d'un régisseur pour mes plantations. Celui que j'avais me volait comme dans un bois et, vous, je suis sûr de votre honnêteté.

Et voilà comment Patrick se retrouva *gèreu* d'une habitation. Il se sentait redevable envers son protecteur et s'efforça d'accomplir au mieux sa tâche.

Mais, candidement, il ne comprenait pas comment, d'oppressé, on pouvait devenir oppresseur. Sa neutralité, la distance qu'il avait voulue et mise avec la politique lui avaient sans doute évité de considérer l'oppression comme la normalité. Aussi, essaya-t-il, d'humaniser, autant que faire se pouvait, le sort des gens dont il avait la charge.

Mais un jour où il avait dû s'absenter de la plantation, un esclave tenta de *marronner*, de s'échapper et d'aller rejoindre la petite communauté de fugitifs qui s'étaient établis sur les flancs du volcan.

Il était d'usage dans les plantations de faire diriger les captifs par l'un des leurs, promu au rang de *commandeur*. En signe d'autorité, le maître lui confiait un fouet, dont il abusait le plus souvent. Assisté de quelques esclaves et de chiens féroces, ce kapo d'avant l'heure rattrapa le fuyard. On lui trancha les tendons des jarrets. On le battit comme plâtre. Le pauvre bougre n'y survivrait pas. Dès que Patrick l'apprit, il alla voir son protecteur.

- Je n'en peux plus. Je n'ai pas fui l'insupportable pour devenir garde-chiourme et bourreau à mon tour.
- Comme vous y allez, nos gens vous estiment.
- Ils ne m'estimeront guère longtemps si je suis le représentant et l'instrument de cette ignominie.
- On peut déplorer ce système, mais il existe depuis la nuit des temps et toute l'économie de notre île en dépend.
- Eh bien ce sera sans moi.
- Nous en parlerons quand vous aurez retrouvé votre sang froid.
- Non ! J'ai tout mon sang froid ! Et je n'en peux plus de cette barbarie.
- Mais ce sont eux les barbares...
- Vendre ou acheter des vies humaines, là est la barbarie !
- Il y a vie humaine et vie humaine.
- Ne parlez pas ainsi ou nous allons nous fâcher.
- Allons, allons, calmez-vous. Et, croyez-moi, je vous envie. Mais je ne peux pas me permettre, moi, d'être un doux rêveur.
- Rêver, il y bien longtemps que je vis à côté de mes rêves. Je veux peindre et m'y consacrer entièrement. Là au moins, je serai en accord avec moi-même.
- Mais mon ami, ça ne vous fera pas vivre.
- Si mon art n'y suffit pas, je tiendrai un bazar qui vendra de tout, pour la peinture, comme pour le bricolage. Laissez-moi tenter ma chance. Je ne suis vraiment pas fait pour être régisseur.
- Vous le faites pourtant si bien. Mais bon... Au fait, que pensez-vous de ma nièce ?

Patrick sentit le rouge empourprer son visage et la chaleur envahir ses oreilles. Avec ses cheveux roux, on aurait dit un garçon-boucher.

- Ah, ah ! Elle ne vous indiffère donc pas ! Elle s'en doutait, la coquine ! Savez-vous que, l'autre jour, elle me disait : "je suis sûre qu'il m'aime. Pourquoi ne se déclare-t-il pas ?"
- Vraiment ?
- Mais traitez-moi de menteur !
- Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je vous suis déjà tellement redevable.
- Vous ne me devez rien. Et vous avez ma bénédiction.
- Même si je cesse d'être votre régisseur ?
- Mais bien sûr ! Si ce travail vous répugne, vous le ferez à contrecœur. Et, je connais mes compatriotes, vous le ferez mal. J'aime autant vous voir épouser ma nièce, heureux dans vos activités et du coup aussi heureux en ménage que faire se peut. Je vous trouverai bien un remplaçant – les aspirants ne manquent pas – qui n'aura pas vos scrupules. Je n'y perdrai pas au change. Allons, je vous l'ai dit, je vous envie. Et ce n'est pas façon de parler. Soyez peintre, ouvrez votre boutique, épousez-la et, tenez... si ce que je vous dois ne suffit pas à votre installation, j'y investirai moi-même.

Quelque mois plus tard, ayant formé son remplaçant et remercié son hôte, Patrick, heureux comme beaucoup de jeunes mariés, ouvrit une échoppe : *La pli bel an ba la baille*.

C'est à dire *le plus beau est sous le baquet ; autrement dit : le plus beau ne se voit pas*.

Chapitre II : Tshanza

Il s'appelle Tshanza, ce qui veut dire "celui qui fait". Et il fait du bien à ses congénères. Il est guérisseur. Le jour se lève à peine. Quand il est parti, tout son village dormait encore. Mais c'est à l'aube que les végétaux donnent toute la puissance de leurs pouvoirs. Il est dans la forêt ; à récolter plantes, champignons et écorces qui soigneront maux et faiblesses.

Des oiseaux chantent leur réveil en sifflement mélodieux ou en cris rauques. Des bêtes sauvages font entendre leurs feulements, leurs grognements ou leurs rugissements. Certaines passent parfois tout près de lui. Mais toutes l'ignorent superbement. Lui aussi d'ailleurs. Depuis le temps qu'il vient à sa cueillette, il sait qu'il ne craint rien. Il fait partie du paysage. Il continue donc sa récolte avec une tranquille assurance. Ce n'est point ici qu'il pourrait se faire agresser.

Son sac est enfin plein. Il a trouvé tout ce dont il avait besoin et il peut rejoindre la savane pour retrouver les siens. Il chantonne, le cœur léger, une vieille comptine que lui chantait sa grand-mère.

Tout à coup, dans un grand bruissement d'aile, s'envole une compagnie d'étourneaux. Qu'est-ce qui a bien pu les effrayer ainsi ?

Il se dresse sur la pointe des pieds, déploie toute sa taille pour voir, par-dessus les hautes herbes, d'où vient la menace. Mais il est déjà trop tard. Un filet s'abat sur son dos. Et des hommes le capturent, l'assomment et lui lient mains et pieds à un long bâton. Deux d'entre eux le hissent sur leurs épaules et le transportent, ainsi qu'un grand gibier. Il reprend ses esprits et, à leur vue, éclate de rire. Ces hommes viennent d'un village voisin, celui dont le chef règne sur toute la contrée.

- Mais qu'est-ce qui vous prend. C'est moi Tshanza !
- Oui, notre roi veut te voir.
- Pourquoi ? Il est encore blessé ?
- Non, il veut te voir.
- Pas la peine de m'attacher. Je vous suis. Vous vous fatiguerez moins. Et rendez-moi mon sac.
- Ne fais pas le fier. Tu ne t'échapperas pas.
- Pourquoi voulez-vous que je me sauve ?

Il les connaît bien. Il en a soigné plusieurs et guéri leurs femmes ou leurs enfants. Le roi lui-même lui doit la vie. Un mauvais serpent l'avait vilainement mordu. Alors, pourquoi cette violence ? Mais ses patients sont apparemment devenus sourds. Inutile d'insister. Après tout, ce transport quoique inconfortable lui épargnera une longue marche. À l'allure où ils courent, il sera bientôt rendu. Tshanza reprend sa comptine.

Quand ils le jettent sans ménagement aux pieds du monarque, Tshanza rit encore. Mais, à la vue des hommes blancs qui l'entourent et qui font le commerce des esclaves, son rire s'étrangle soudain.

- Sire, que me veux-tu ?
- Voilà qui complétera avantageusement le lot.
- Oui, c'est un sacré gaillard.
- Un raisonneur et une forte tête, mais vous saurez le mater, j'imagine.
- Ils ne le sont jamais longtemps avec nous.
- Mais sire, que me reproches-tu ? Ne t'ai-je pas bien soigné ?

- Oui, je t'ai fait l'honneur de te confier ma vie. Mais tu t'es permis certaines réflexions sur ma façon d'exercer le pouvoir, que je ne peux oublier.

- Je ne cherchais qu'à t'aider.

- En m'humiliant ?... Ton arrogance m'est odieuse. Il est à vous. Embarquez-le, je ne le supporte plus, sa vue me blesse.

Ceux-là même qui lui devaient reconnaissance l'enchaînent à d'autres captifs, raflés chez les ethnies rivales, et le conduisent vers le grand navire qui mouille dans la rade. Durant tout le trajet, coups de fouet et injures pleuvent sur ces pauvres bougres, que l'on traîne vers un ailleurs inhumain.

Des chirurgiens sont chargés de l'examen des captifs : les "négresses" doivent avoir les seins debout. Et on écarte les vieux à peau ridée, aux gonades pendantes et ratatinées.

Tshanza est dans la force de l'âge. Il est grand, costaud et en bonne santé. Il n'a aucune lésion cutanée et n'est pas porteur du ver de Guinée. Il a donc une grande valeur sur le marché. On lui regarde particulièrement les yeux, la bouche et les parties génitales. On le fait marcher et tousser violemment, la main à l'aîne, pour déceler s'il n'a pas de hernie.

Puis on lui rase la tête et on le dépouille de tout vêtement. Un prêtre le baptise de force et lui donne un nom chrétien. Si on s'empare de son corps, si on le traite comme on n'a jamais imaginé traiter un animal, son âme n'appartient qu'à Dieu, et le voyage est si dangereux...

Un bon quart de la sinistre cargaison décède pendant la traversée, qui dure deux à trois mois. Et il se peut qu'un navire, dans une tempête, soit perdu corps et biens.

Comme l'abbé se pique d'hellénisme, Tshanza devient Hector.

Entre l'entrepont et le pont supérieur, les charpentiers ont construit un faux pont, afin d'augmenter la surface de "stockage". Et, tout au long des flancs intérieurs de l'entrepont, ils ont aménagé une plate-forme. C'est là qu'on parque les hommes, de la proue jusqu'au grand mât ; les femmes, du grand mât au mât arrière, et les enfants enfin, à la poupe.

Le parc des hommes et celui des femmes sont séparés par un rempart de bois, en forme d'éventail, placé en travers du navire. Cette forte cloison, munie de deux portes, est percée de meurtrières, mais aussi bordée de lames de fer tranchantes, ce qui, Tshanza le voit bien, interdit toute escalade.

Hector, donc, et les autres captifs sont descendus dans l'entrepont. L'espace qui lui est alloué, fait 1,80 m sur 40 cm. Celui des femmes ne mesure que 1,75 m de long. Les jeunes garçons ne disposent que d'1,55 m sur 35 cm et les jeunes filles d'1,35 m sur 30 cm. La hauteur totale de la partie centrale de l'entrepont, réservée aux adultes les plus corpulents, ne leur permet pas de se tenir debout car elle varie entre 1,20 m et 1,50 m. Sur les flancs du navire, la plate-forme et les traverses qui la soutiennent réduisent cette hauteur à moins de 80 cm. Si un homme petit peut s'y asseoir, Hector, lui, ne peut que s'y tenir sur les coudes.

Il existe bien diverses recommandations qui définissent le nombre d'esclaves, selon le tonnage du navire. Sur ce bâtiment, selon la réglementation, le nombre maximum à embarquer est de 454. Mais l'entassement est la règle.

Tous les négriers entendent rentabiliser au maximum la traversée. Aussi, plus de 600 "bois d'ébène" sont chargés à bord. Si bien, qu'au lieu d'être couchés sur le dos, les captifs le sont sur le côté, "en cuiller".

"Ici, règne la peur, se dit Hector. Mes frères sont terrorisés, moi-même je n'entrevois plus aucun espoir. Et je vois bien que ces beaux messieurs, qui commandent cette embarcation, ont peur, que tout l'équipage crève de peur. Nous sommes quinze fois plus nombreux qu'eux, ce serait folie de ne point nous craindre. La peur les condamne à être impitoyables".

Il sait que rien n'est plus dangereux qu'un fauve aux abois. Il sait que le pouvoir, donné à un homme sur des centaines d'êtres humains, ne peut exister que par la terreur. Avec son cortège d'avilissement et d'humiliations et qu'il faut absolument les réduire à l'état de choses.

"Ils ont surtout peur des hommes", se dit-il. "Sur ce navire, femmes et enfants ne sont point enchaînés, mais les hommes le sont par deux. Alors, comment s'échapper ?"

Pour que la "marchandise" n'arrive pas trop dépréciée, on fait monter les captifs tous les jours sur le pont. Hector se dit qu'une évasion est possible tant qu'on est en vue des côtes d'Afrique. En accord avec celui qui partage ses chaînes, il va risquer sa chance.

Déjà, des hommes et quelques femmes se jettent à l'eau. Empêtrés par leurs entraves, ils ne nagent pas bien loin. On met un canot à la mer, on les tire comme des lapins, l'eau se teinte de rouge et de sinistres ailerons accourent au festin. Mais on parvient à récupérer certaines femmes qui ont tenté l'aventure. Elles vont vite comprendre leur douleur.

De retour à bord, on les livre aux matelots qui les violent. Le sort de l'équipage n'est guère enviable et mérite bien quelques compensations... D'ailleurs, tout au long du voyage, quelques malheureuses seront ainsi livrées aux appétits brutaux des marins et, pour les plus jolies, au plaisir bestial des officiers. Et tant mieux si elles s'en retrouvent enceintes. Elles n'en auront que plus de valeur.

Hector a compris. Ce navire n'en est pas à sa première traversée et, sous la férule de son capitaine qui en a vu d'autres, toute rébellion est matée au premier signe. Pour leur montrer ce qui attend ceux qui ne se résoudraient pas à leur sort, il a tôt fait de les décourager. Pour un regard, qu'il juge insolent, un soupir causé par la fatigue ou la maladie, un retard à se plier à la discipline, le "récalcitrant" est fouetté à mort et jeté aux requins.

Devant cette violence inexorable, Hector décide de survivre coûte que coûte : "Esprits de la Terre et de l'Océan, aidez-moi à supporter mon destin. Et que ce voyage ne soit pas mon dernier !"

Quand le temps le permet, les esclaves montent respirer sur le pont, pendant que d'autres nettoient les plates-formes. Puis vient le repas, à base de légumes secs, de riz, de maïs, ignames, bananes et manioc, achetés sur les côtes africaines. Le tout est bouilli, complété par du piment et de l'huile de palme. Il y a un plat pour dix, une cuillère en bois pour chacun et Hector n'en perd pas une bouchée.

Si le "pacha" est content et que tout va bien, il leur fait donner le dimanche une galette de biscuit et un petit morceau de bœuf. Pour ceux qui ne mangent pas ou le font avec dégoût, le chirurgien doit en chercher la cause et, au besoin, les nourrir de force.

On a embarqué des tambours à bord, car il est recommandé de faire danser les captifs et qu'ils soient gais tout au long du voyage (Si ! Si ! ...). Hector bat volontiers des rythmes effrénés. Il tient à sa dignité et a trouvé ce moyen pour échapper aux quolibets des matelots, qui s'esclaffent quand deux malheureux, pris dans leurs chaînes, chutent et entremêlent leurs nudités.

L'oisiveté étant la mère de tous les vices, les négriers prennent soin d'occuper leurs captifs. Quand ils ne sont pas de corvée, on leur donne donc à tresser des paniers, des sandales et enfiler des perles de couleur... Là encore l'adresse d'Hector fait des merveilles. Ce qu'il façonne peut trouver facilement acquéreur.

Tout ceci n'a lieu que s'il y a beau temps et que la traversée se passe sans rencontrer de pirates. Autrement, Hector et ses congénères restent bloqués dans l'entrepont, dans la touffeur et les miasmes de leurs déjections.

Mais quand le temps est tout à fait mauvais, on ne peut cependant se dispenser d'en faire monter quelques-uns, qu'il faut absolument déplacer, pour tirer de l'eau et des provisions du fond de la cale. Sortis de leur prison, où il fait une chaleur effroyable et, tout à coup, exposés au vent et à la pluie, ils attrapent vite fièvres et dysenterie. Ces maladies deviennent contagieuses et se communiquent aux autres esclaves et même aux matelots.

Les jours de tempête, les prisonniers ne sortent pas sur le pont supérieur et restent dans l'entrepont. La houle alors les projette les uns contre les autres et les blesse atrocement.

Tout démuni qu'il soit, Hector parvient à prodiguer quelques soins à ceux qui l'entourent. Il nettoie leurs plaies, les masse et leur impose ses mains de guérisseur.

Le chirurgien, interloqué, l'a vu à l'œuvre. Sous ses airs bonhommes, ce médecin ne trouve rien à redire à l'esclavagisme. "Cela existe depuis toujours et quasiment partout". Mais il trouve "déraisonnables" les conditions de transport, qui lui donnent beaucoup de travail, et souvent en pure perte.

Surtout il se dit que, dans l'antiquité, on n'a jamais songé à faire fi des talents d'un esclave. "La légende le dit bien : Ésope était esclave et son maître pouvait s'enorgueillir de ses talents de fabuliste. Le contraire aurait été du gâchis". Il a bien observé Hector et, un jour, à la table du capitaine, il ose :

- Il y a un grand nègre qui n'est pas ordinaire.
- Comment cela ? Lequel ?
- Celui qui bat si bien le tambour.
- Ah, on m'avait dit de m'en méfier. C'est une forte tête, n'est-ce pas ?
- Au contraire, il a une très bonne influence sur les autres captifs, il est très habile de ses mains et il devait être, je crois, une espèce de guérisseur dans sa brousse.
- Ah bon !
- Je l'ai vu masser l'un de ses congénères, ou lui imposer les mains, je ne sais... Mais, apparemment, il l'a remis sur pied.
- Fichtre ! Et vous voudriez...
- Qu'il m'assiste dans ma tâche. Et qu'on le traite un peu mieux.
- Faites comme vous voudrez. Mais restez sur vos gardes. Ces sorciers sont souvent malins et sournois, comme des singes.
- Pourrait-on le sortir de l'entrepont et l'installer dans le couloir de la cambuse ?
- S'il reste enchaîné. Et attention ! Tenez-lui la bride fermement. Au premier écart, il retourne en bas.

C'est ainsi qu'Hector voit son sort amélioré. Il mange désormais presque à sa faim et échappe aux épidémies qui déciment la cargaison. Pour qu'elle fasse bonne figure sur les marchés, on fait escale à l'île de la Trinité. Ce "rafraîchissement" dure plusieurs semaines.

Et Hector peut alors montrer au chirurgien ébahi les plantes et les écorces dont il connaît les effets thérapeutiques.

Enfin, celles qui peuvent servir à endiguer les maladies qui sévissent à bord. Pas question de montrer toute l'étendue de sa science à ce maudit Blanc qui, depuis quelque temps, entreprend de le catéchiser. Et il insiste particulièrement sur la soumission à Dieu :

- Nous devons accepter le sort qui est le nôtre. Dieu a destiné les hommes tels que moi à diriger le monde. Nous seuls avons été créés à son image. C'est la volonté de Dieu qui nous a placés en position de vous commander. S'opposer aux maîtres, c'est s'opposer à Dieu. Et il est dit : "Heureux ceux qui souffrent, car le royaume des cieux est à eux". Tu peux être sûr d'être parmi les premiers à gagner ton paradis.

Hector acquiesce mais n'en pense pas moins. Ce bon Jésus doit avoir dit tout autre chose. En attendant de savoir ce qu'il en retourne exactement, il continue tout bas de rendre grâce aux esprits de la nature, qui sont en toutes choses : arbres, plantes, rivières, animaux et rochers. Jusqu'ici ils ont su le protéger.

Et c'est la fin du voyage. On arrive dans l'archipel où vient de débarquer le fugitif Patrick. Hector fait partie du contingent mis sur le marché. Il est vendu à un "gros Blanc", qui possède plusieurs plantations. Une fois que son propriétaire l'a estampillé de sa marque au fer rouge, le chirurgien vient lui dire tous les services que pourrait lui rendre cet esclave. Mais le "Béké" se met presque en colère.

- Il ira aux champs et je lui ferai passer l'envie d'ensorceler son monde. À "quimboiseur", "quimboiseur" et demi !

Hector ne croit pas, comme beaucoup d'esclaves en sont persuadés, qu'on les emmène au-delà de la grande mer pour que les Blancs qui y vivent puissent se repaître de leur chair et boire leur sang. Non, le médecin lui a dit que les maîtres sont là pour faire fortune dans le sucre et le rhum, qui se vendent on ne peut mieux. La brutalité des conquérants et les maladies ont exterminé tous les indigènes et on les transporte dans ces contrées lointaines pour leur force de travail.

Tout d'abord, on "l'acclimate". On le confie, lui et les "neg' nouveaux", qui viennent d'arriver, à de plus anciens. Ces derniers, la plupart du temps, profitent de leur autorité et sont chargés de leur apprendre le travail : du déboisement à la sucrerie. Ils leur montrent également comment se construire une case.

Elle n'a, le plus souvent, qu'une seule pièce. Les murs en sont faits de branchages couverts de terre mêlée à de la bouse de vache. La case d'Hector n'a qu'une porte et, chose rare, une fenêtre. Sur le toit, de la paille de canne. Son mobilier se compose d'un lit de planches, d'un banc, d'une table, de quelques Calebasses (ou *couis*) pour faire la cuisine. Il la prépare à l'extérieur, dans une marmite, sur du charbon de bois.

Selon les instructions de Colbert, *Seront tenus les maîtres de faire fournir, par chacune semaine, à leurs esclaves âgés de dix ans et au-dessus, pour leur nourriture, deux pots et demi de farine de manioc, avec deux livres de bœuf salé ou trois livres de poisson.*

En fait, les maîtres remplacent le plus souvent la fourniture de vivres par l'attribution d'un jardin et d'une journée : le "samedi nègre". Hector parvient ainsi à assurer sa subsistance et parfois même un surplus, qu'il va vendre au marché.

Les gens de maison sont un peu mieux lotis. Ils logent dans des cabanes munies d'une cheminée, près de l'habitation. Ils se nourrissent des restes de la maisonnée du patron, qui les fait également profiter des vêtements passés de mode ou devenus hors d'usage. Mais Hector ne les envie pas.

Car, aux moindres cris de leurs maîtres, ils doivent se hâter de répondre et d'exécuter tous leurs caprices, même aux heures les plus avancées de la nuit. Certains, pour éviter les va-et-vient réguliers, entre leurs logements et la "grand' case" (ainsi nomme-t-on la maison des colons), préfèrent s'endormir dans les escaliers, pour ne pas être pris en défaut.

C'est que ces Blancs-là sont capricieux et n'aiment guère attendre. Pour un retard, pour la moindre peccadille, un objet maladroitement cassé, une porte laissée ouverte ou un ordre mal exécuté parce que mal compris (et sans doute mal donné), ils peuvent être renvoyés aux champs comme "nègres de jardin", ou subir le fouet.

C'est au *commandeur* que revient la charge de punir les fautes. Hector voit tout de suite qu'il faut se méfier de cet esclave, promu au rang de contremaître. Il jouit en effet d'une impunité relative puisque, s'il accomplit mal son devoir, il peut se voir rétrogradé aux champs. Pour éviter de retourner à cette condition de bête de somme, il n'hésite donc pas à faire souffrir les siens.

Voilà que ce méchant homme tombe soudain étrangement malade. Hector le soigne et le guérit aussitôt. Mais il lui enjoint de taire cet épisode à tous, esclaves ou maîtres, sous peine de souffrir à nouveau de la même maladie qui, cette fois, l'emporterait dans la tombe. Convaincu que ce diable d'homme, nouveau venu, possède de terribles pouvoirs, le *commandeur* se tait et épargne désormais celui qui, il en est persuadé, dispose de sa vie.

Les punitions ont toujours lieu devant tous les esclaves, afin de servir d'exemple et de décourager toute tentative de rébellion. Et il n'est pratiquement pas un jour où Hector ne soit contraint, écœuré et impuissant, d'assister au spectacle du *commandeur* à l'œuvre : après avoir dénudé l'esclave à punir, il l'attache, par les quatre membres, à des morceaux de bois enfoncés dans le sol, ou le ligote sur une échelle et il lui donne, sur le dos et les fesses, cinquante, cent, et même jusqu'à deux cents coups de fouet.

Hector souffre et enrage de le voir manier ce fouet qui déchire la peau, enlève des morceaux de chair, et laisse des traces ineffaçables. Mais, après l'avoir battu à sang, voilà que ce maudit contremaître lui verse dans ses plaies béantes, soit du jus de citron, soit du vinaigre, soit du piment ou encore du sel ou des cendres pour, dit-il, prévenir la gangrène... Jamais, en Afrique, il n'a vu une telle cruauté.

"Pourquoi, se dit Hector, pourquoi toujours le fouet ?" Peu de temps après son arrivée, un esclave est essorillé et condamné aux fers, pour avoir tenté de *marronner*. Mais avant de le supplicier cruellement, on le fouette si férocelement qu'il en meurt. En dépit de la loi, comme Hector l'apprend plus tard, en lisant les règles édictées par Colbert.

Car, si la loi considère comme criminel l'esclave qui ose fuir son sort en quittant l'habitation, elle préconise *qu'on lui coupe les oreilles et qu'on le marque d'un sceau d'infamie. S'il récidive, elle recommande qu'on lui coupe le jarret, puis qu'on le marque à nouveau. Ce n'est qu'à la troisième tentative que la peine encourue sera la mort.*

Après avoir appris à lire, Hector n'ignore pas que les ordonnances défendent aux propriétaires de disposer de la vie de leurs esclaves. *Un nègre qui a mérité la mort doit être livré à la justice ordinaire.*

Mais les colons estiment avoir tous les droits sur "leurs possessions" et se fichent bien des lois. Et même, comble d'ironie, ils sont indemnisés de la perte de leur "outil". Ils reçoivent, malgré leur entorse aux édits royaux ou impériaux, l'équivalent en argent de ce que leur a coûté leur "nègre".

Quand un maître estime que la faute de son esclave ne mérite aucune clémence, la façon réglementaire de lui donner la mort est la pendaison. Mais le patron d'Hector, lui, trouve plus plaisant de faire jeter "ses nègres" dans des fourneaux, dans des chaudières bouillantes, ou de les enterrer vif et debout, la tête au ras du sol, pour les laisser périr de mort lente.

Entre deux récoltes, il arrive qu'Hector soit loué à un voisin. Il tombe une fois sur un patron, qui ne sort jamais sans avoir des clous et un petit marteau dans sa poche, avec lequel, pour la moindre faute, il cloue l'oreille d'un Noir à un poteau placé dans la cour.

Il comprend qu'il vaut mieux faire profil bas, n'être jamais pris en défaut et, surtout, ne pas se faire remarquer. Tel un nouveau Brutus, il apparaît soumis et abruti pour ne pas éveiller l'envie et la jalousie.

Et les esclaves qui veulent s'en prendre à sa personne n'ont pas le temps de lui nuire, qu'ils meurent mystérieusement. Lors d'une épidémie de variole qui sévit dans l'île, il en est tout à fait épargné et y gagne un sacré prestige parmi ses congénères. (En fait, en Afrique, il avait l'habitude de traire les vaches [ce qui l'a sans doute immunisé] et il le fait encore pour un prêtre, chez qui il se rend, après son "samedi nègre").

Car un dominicain vient sur l'habitation leur enseigner la "vraie" foi. Hector, très assidu à l'office, rentre vite dans ses bonnes grâces. Bientôt, il sert la messe et passe tout le jour du Seigneur à l'aider de mille façons. Le prêtre le rétribue de menue monnaie. En peu de temps, Hector en possède assez pour s'acheter quelques poules, qui lui fournissent des œufs, puis des porcelets et enfin des coqs. Il les entraîne à se battre et gagne des combats, qui arrondissent son pécule. Et grâce à cela, Hector se paie des habits du dimanche.

Un jour, ce dominicain le voit suivre, sur le psautier, les paroles d'un hymne à la vierge.

- Tu fais semblant ou tu lis ?
- Je reconnais presque toutes les lettres, mais certaines combinaisons demeurent un mystère.
- Montre-moi.
- Vous n'en parlerez à personne ? Le maître serait furieux de voir que je ne suis pas qu'une bête de somme.
- Montre-moi, je n'en dirai rien.
- Vous me le promettez ?
- Sur la Sainte Croix.

Et Hector annonce péniblement quelques lignes que le prêtre a choisi au hasard dans son bréviaire.

- Bon sang, mais tu sais presque lire ! Qui t'a appris ?
- Personne. J'ai vu que certains signes se répètent chaque fois qu'on dit certains mots.
- Mais tu es plus malin qu'il n'y paraît.
- Vous ne direz rien. Vous me l'avez promis sur la Sainte Croix.
- N'aie pas peur. Je t'ai promis sur la Sainte Croix. Je ne saurais m'en dédire. Et, si tu veux, je vais vraiment t'apprendre à lire et même à écrire.

Six mois plus tard, Hector se plonge dans la Bible et les Évangiles. Après avoir nettoyé le jardin du prêtre, travaillé à l'étable, ou réparé la toiture d'un apprentis, qui menace de s'écrouler, il approfondit avec lui son éducation religieuse. Apparemment, Hector est devenu un bon chrétien. Apparemment, car Tshanza ne reniera jamais ses croyances animistes et les esprits qui l'ont protégé jusqu'à présent. Il les préfère, dans leur multiplicité, à ce dieu unique qui se fait trois et sacrifie son fils humain, né d'une vierge (quia, quia !), pour des Blancs qui se comportent comme de féroces bêtes fauves.

Plus tard, le dominicain lui passe quelques livres d'aventure, qu'il dévore d'un trait. Hector les apprécie particulièrement. Eh oui, ces Blancs ne font pas que de mauvaises choses...

Mais, si son sort connaît quelques adoucissements, les journées se succèdent, harassantes, avec leur lot d'humiliations et de violences systématiques. Au début, il a fait partie du "petit atelier", qui met en terre les jeunes plants de canne à sucre dans les trous, qu'ont creusés ceux du "grand atelier", puis il les rebouche. Sur d'autres champs déjà plantés, il sarcle les mauvaises herbes, qui peuvent gêner le développement de la canne.

Mais comme Hector est grand et fort, il est bientôt versé au "grand atelier", qui est chargé de travaux plus pénibles, comme le déboisement. Avec pour tout outil un coutelas et une pioche, il lui faut couper les arbres, enlever les souches et les rochers qui empêchent de labourer. Ce labourage s'effectue sans charrue, avec une simple houe. Et, ensuite, on lui fait creuser, toujours à la houe, les trous qui accueilleront les jeunes pousses.

Quand vient la récolte, il doit couper les cannes, les ramasser, en faire de gros paquets, les amarrer et les charger sur des charrettes, les *cabrouets*, puis les porter au moulin où on extrait leur jus.

Tout cela se fait sous un soleil accablant et une chaleur exténuante. D'autant que les vêtements fournis à son arrivée sont devenus des haillons qui cachent à peine sa nudité. Et gare à celui ou celle qui mollit. Aussitôt le fouet du *commandeur* s'abat sur ses épaules.

Un jour, Hector, médusé, voit une femme enceinte qui, après en avoir demandé l'autorisation au contremaître, va vers un ruisseau au fond d'une ravine, et s'y absente un moment. Puis elle revient, un nourrisson pendu à un sein, et reprend sa tâche.

Et il travaille aussi à la sucrerie. L'air, chargé de vapeurs d'alcool, lui fait tourner la tête. Mais il lui faut décharger les lourds paquets des charrettes et broyer les cannes et, quand le vent est trop faible pour mouvoir les ailes du moulin, aiguillonner les bêtes qui actionnent les grands cylindres de la broyeuse et, parfois, les remplacer si certaines sont malades.

Sa journée de travail débute aux claquements de fouet du *commandeur*, dès cinq heures du matin et jusqu'à la nuit (quelquefois même jusqu'à dix, onze heures du soir). Plus d'une fois, en mettant les cannes à écraser, un pauvre bougre assoupi y laisse une main, quand ce n'est pas la vie.

Il y a bien une pause entre midi et quatorze heures, mais Hector ne peut se permettre de se reposer, car il s'occupe de son petit cheptel et de son lopin de terre.

Entre les corps atrocement déchiquetés et l'indifférence agacée des colons, devant l'arbre où pend encore le fruit putride d'un frère de misère, au milieu de ces besognes harassantes et toujours répétées, Tshanza ne songe qu'à la vengeance et à la liberté.

Bernardin de Saint-Pierre, après avoir vu le sort des esclaves, lors d'un voyage à l'Isle de France (Île Maurice), a écrit : *On les traite comme des bêtes, afin que les Blancs vivent comme des hommes.*

Hector travaille donc comme une mule, mais sans jamais perdre espoir.

Jusqu'ici, il a survécu. Lui reste à se trouver une raison de vivre.

Chapitre III : Stéphane

Patrick, exilé volontaire fuyant l'oppression, n'aura jamais accepté cette folie : posséder un être humain. Lui et son épouse s'en seront très bien tirés avec l'aide d'un seul employé, rémunéré comme il se doit. *La pli bel an ba la baille* n'aura été qu'un bazar. Et sa chère peinture ne sera plus, désormais, qu'un loisir du dimanche, car les colons sont ici pour s'enrichir et n'apprécieront guère l'étrangeté de sa pratique.

Avec la nièce de son protecteur, son épouse qui malheureusement mourra en couches, Patrick aura un fils. Il ne le comprendra jamais. Le garçon sera tout l'opposé de son père. Dédaigneux des arts et de ses origines, il sera ambitieux jusqu'à l'arrivisme.

Il n'aura pas tardé à franciser son prénom, Stephen (prononcer Stiven) deviendra donc Stéphane. Sous sa houlette, l'échoppe se sera agrandie en une grosse quincaillerie. Elle aura changé de nom pour s'appeler désormais "les Établissements Stéphane", suivi de son patronyme. Il aura épousé une demoiselle de la bonne société béké et son beau-père lui offrira entre autres, en guise de cadeau de mariage, Hector.

En fait, depuis que le dominicain lui aura révélé que ce "nègre" a appris à lire tout seul et qu'en bon moine il se sera piqué de lui enseigner l'écriture, beau-papa ne songera qu'à s'en débarrasser. Rien de plus dangereux qu'un esclave instruit...

Stéphane comprendra vite le parti qu'il pourra tirer de ce grand Noir aux yeux vifs, brillants d'intelligence, et ne le traitera plus comme une bête de somme, mais en fera son homme à tout faire, son *commandeur*. Hector, estampillé au fer rouge de la marque de son nouveau patron, et vêtu de vieux mais encore beaux habits du maître, aura maintenant sa case dans un coin reculé de la demeure coloniale et autorité sur les autres esclaves qui travaillent aux Établissements.

Sans jamais manier le fouet, il obtiendra de ses congénères qu'ils besognent sans rechigner. L'installation en ville du magasin favorisera cette façon incongrue de se faire obéir. Et pourvu que tout tourne rond, le patron n'y trouvera rien à redire. Mais personne n'empêchera ce dernier de persister à aboyer ses ordres...

Stéphane l'ambitieux, dès lors qu'il dirigera une entreprise à son nom, s'achètera des gens de maison, un cocher, des palefreniers et des portefaix, destinés à la réserve et au magasin.

Et, pour lui montrer qui est le maître, quand Hector lui demandera la permission d'épouser Charline, la Da de la famille, il la violera à maintes reprises devant son promis attaché et hors d'état de se rebeller, avant de la lui accorder. Hector se vengerait bien, mais la crainte qu'on ne tue sa chère fiancée l'en dissuadera. La colère des Blancs, aux colonies, pourrait être terrible et ils seraient capables du pire.

De ces violences chiennes, naîtra celle qui, aux yeux d'Hector, sera néanmoins la plus belle petite fille du monde, sa très chère fille, Aimée.

Il aura choisi ce prénom pour la chérir encore davantage. Ses frères et sœurs penseront que cette préférence est due à son teint plus clair. Mais leurs parents garderont toujours le secret sur sa naissance.

Si Charline ne parviendra pas à oublier de quelles horreurs Aimée est le fruit. – après avoir échoué à avorter, elle sera même tentée de la tuer à la naissance, mais son mari saura l'en détourner – non, jamais Hector ne reportera sa haine envers le maître sur cette enfant.

Au contraire. Il n'aura de cesse de lui apprendre tout ce qu'il sait et même plus. S'étant procuré un abécédaire et un livre de calcul, il lui apprendra à lire et à compter en cachette. Et surtout à raisonner, non pour discutailler, mais pour rester maîtresse de toutes les situations.

Hector et Patrick se reconnaîtront de suite et s'entendront à merveille. Hector goûtera de rares moments dans l'atelier du vieux peintre, dont personne sur l'île n'apprécie les toiles. Autour d'une bouteille de vieux rhum, le soir venu, Aimée n'en perdant pas une miette, les deux hommes passeront de sacrés moments à refaire le monde et à débattre de peinture.

Le vieil esclave accompagnera Patrick en ville chaque fois que ce dernier envoie secrètement à ceux qui résistent au pays de sa jeunesse les billets à ordre, qu'il prend sur la pension que lui alloue son fils. Pour toute la maisonnée, le veuf va au bordel. Il faut bien qu'il se fasse plaisir de temps en temps... et mieux vaut qu'il soit accompagné.

Stéphane ne s'entendra jamais avec son père, qui lui fera si souvent honte.

- J'ai fui une oppression barbare et toi, sans vergogne, tu participes à ce honteux négoce.
- Père, si Dieu ne les avait pas maudits, ils ne seraient pas noirs.
- Tu prêtes à ton Dieu une idiotie sans nom. Tu blasphèmes, petit crétin. Ils sont noirs... et après ! Tous les deux, nous sommes roux. Et, quand tu étais petit, tu m'as rapporté qu'à l'école, on t'avait traité de créature du diable et prétendu que les rouquins sentent mauvais. Te voilà aussi bête que les garnements de ton enfance.
- Je ne discute pas avec vous. Allez vous adonner à vos barbouillages et laissez-moi travailler.

Ce que Stéphane ne supportera surtout pas, c'est la complicité de son père avec son fils cadet, Joseph.

- Il est déjà le p'tit chouchou à sa maman et vous le pervertissez avec votre humanitarisme niaiseuse. Et cessez donc de lui rebattre les oreilles des malheurs de votre île natale. Sa place est désormais ici.
- Quand on ne sait pas d'où l'on vient, on a du mal à aller de l'avant.
- Je ne vous laisserai pas l'abrutir de vos utopies surannées et lui mettre dans le crâne toutes ces idées stupides, qui vont contre ses intérêts.
- Surannées ! Mais c'est toi, mon pauvre garçon, qui ne vis pas dans ton époque.

En effet, d'au-delà des mers, arriveront bientôt de drôles de rumeurs. La Révolution ! Le triomphe des Lumières ! Les théories des philosophes de la métropole auraient trouvé leur expression et abouti à une révolution. La République aurait été proclamée. Et, encouragé par cet exemple, le pays de Patrick se serait soulevé.

Les nouvelles n'arriveront qu'au bout de plusieurs mois. Et, quand la "Très Gracieuse" Majesté" du Royaume, dit Uni, fera main basse sur son nouveau refuge, Patrick apprendra, que toutes les monarchies d'Europe se seront liguées contre cet immonde abcès républicain. Et qu'une terrible répression se sera abattue sur sa chère patrie de jadis.

Quelque temps après, une flotte de la Révolution arrivera, pour chasser les envahisseurs. Avec elle, on apprendra le triomphe de la Nation sur la coalition réactionnaire et, décrétée par la Convention, l'abolition de l'esclavage.

Oui, cette infamie sera, un temps, abolie, mais pour ne pas léser les maîtres, au nom du sacrosaint droit de propriété, et faute d'une indemnité immédiate, les anciens esclaves seront astreints au travail forcé dans les habitations. Certains préféreront s'enfuir et aller *marronner* sur les pentes du grand volcan de l'île.

Quelque temps après, on retombera dans l'innommable. Le petit général, qui aura réussi à confisquer la République, deviendra empereur et, influencé par sa femme, à la tête de puissants groupes d'influence, rétablira l'esclavage.

- Ah ! Nous avons eu chaud, s'exclamera Stéphane.
- C'est un triste jour pour l'humanité.
- Mais un fameux pour les affaires.
- Sais-tu, mon petit, que certains trouvent ce commerce bien peu rentable et disent qu'il vaudrait mieux coloniser l'Afrique, que d'en déplacer des millions d'hommes avec une perte d'au moins 25% ?
- En attendant, c'est ici que nous vivons Et je n'ai aucunement l'intention d'aller chez les cannibales.

Bien des hommes, auxquels on niera à nouveau leur humanité, se révolteront et la répression sera terrible. Mais les *neg' marrons* parviendront à tenir leur position et continueront à vivre, libres, dans cette petite république qu'ils auront formée dans la partie la plus inhospitalière de l'île. Hector aura espéré un temps, puis s'obligera à se faire, une fois de plus, une raison de cette folie où il se trouve enfermé.

Il aura la douleur de voir s'éteindre le vieux Patrick, sans y pouvoir mais. Il le veillera jusqu'à sa mort. Bien des nuits verront le mourant et l'esclave discuter amicalement, ponctuant leur dialogue de créole chantant et de gaélique rugueux. Et leurs conversations resteront à jamais pour Hector un précieux et heureux souvenir dans son malheur extrême.

Peu après le décès de son père, Stéphane s'empressera de se débarrasser de toutes ses toiles et Hector ne parviendra à sauver que l'enseigne sur bois de *La pli bel an ba la baille*.

Ainsi, l'œuvre de Patrick restera à jamais perdue. On n'en saura l'importance et la qualité que par ouï-dire. D'après les témoignages recueillis auprès de descendants de ceux qui l'auraient vue, elle aurait pu constituer une étape importante dans l'histoire de la peinture.

Aimée sera à présent une belle adolescente, quand Stéphane décidera de la vendre à un confrère négociant. Ce sera sans compter sur la colère de son homme à tout faire et, par-dessus tout, ignorer sa science des plantes.

Un soir, son infusion vespérale lui sera fatale. Il entrera bientôt dans une douloureuse et longue agonie qu'aucun médecin de l'île ne saura jamais enrayer. Stéphane souffrira mille maux, sa peau se couvrira d'horribles pustules, ses dents et ses ongles tomberont, sa chair semblera fondre. Mis à l'isolement, il crèvera, la peau sur les os et la méchanceté à la bouche.

On ne verra bientôt plus Hector diriger ses congénères. Il disparaîtra un beau jour. On prétendra qu'il aurait *marronné* et rejoint la communauté des esclaves évadés. On dira que, là-bas, sa sagesse et sa science lui vaudront la pleine confiance des autres fugitifs. Qu'en fin stratège, il saura toujours déjouer les tentatives des gros planteurs pour récupérer leurs "biens" et détruire la petite république. Qu'il soignera, mieux que tous les toubibs, ses compagnons et que, grâce à lui, ils n'auront jamais souffert de la faim ou de graves maladies.

Certains diront même que Tshanza ne mourra jamais et qu'il se promènera éternellement sur le volcan, une enseigne de bois peint dans les mains, en chantonnant de petites comptines africaines.

Chapitre IV : Joseph et Aimée

On pouvait douter que Joseph soit le fils de Stéphane. Il ne ressemblait guère à son père, ni à ses frères et sœurs. Dix mois avant sa naissance, un lointain cousin de sa mère était venu passer quelque temps dans sa famille, avant de repartir aux Amériques.

Dans leur jeunesse, elle s'était fortement éprise du jeune homme. Et cette inclination était réciproque. Mais leurs familles avaient d'autres projets pour leur progéniture. Stéphane réussissait si bien en affaires et le mariage fut donc ainsi arrangé. Les jeunes gens n'avaient pas voix au chapitre.

Le lointain cousin s'était consolé en allant tenter l'aventure en métropole. Et maintenant, il allait rejoindre les insurgés américains, sous les ordres du marquis de Lafayette.

Il est fort probable que ce dont ils avaient rêvé jadis se soit réalisé durant le court séjour, qu'il fit dans l'île. Et c'est ainsi que Joseph naquit sans doute sous les auspices de l'amour.

Son frère aîné, parti à la guerre en Europe y était mort. Il se retrouva donc à la tête des Établissements, à vingt-cinq ans. Son père lui avait fait épouser une demoiselle d'une aristocratie lointaine, dont la famille avait fait main basse sur les meilleures terres de l'île. Elle était immensément riche. L'ambitieux Stéphane avait pleinement réussi. Il faisait à présent partie de la plus haute société.

Et tant pis si son fils et sa bru ne s'aimaient guère. On pouvait même dire qu'ils se détestaient. Deux enfants pourtant leur étaient nés : un garçon et une fille. Mais depuis ce choix du prince, ils faisaient chambre à part.

Il se disait, chez les commères, qu'elle satisfaisait ses appétits charnels avec des esclaves bien membrés. Elle avait l'œil pour cela. Et, quand elle avait jeté son dévolu sur l'un de ces jeunes gens noirs d'ébène, s'ils tentaient de se soustraire à son désir, elle les fouettait elle-même jusqu'à l'os. Elle se livrait avec eux à deux ou trois jours et nuits de débauche. Puis les faisait tuer par un grand gaillard, une racaille de "petit Blanc" auquel, se murmurait-il, elle accordait aussi ses faveurs.

On disait cela, mais s'il fallait croire tous les bruits qu'envieuses et médisants faisaient courir... Ce n'était peut-être que pure méchanceté et calomnie.

Cependant Joseph était bien malheureux en ménage. Et cela, c'était la stricte vérité.

Il n'était pas plus heureux en chef d'entreprise. Si les affaires tournaient bien, et même plus, puisqu'il était à présent le seul à fournir tous les matériaux de construction sur l'île, il vivait un immense malaise.

Il songeait souvent à son grand-père, le fugitif exilé, le peintre méconnu, l'intraitable humaniste, et à ce qu'il lui disait : "Ne profite jamais de qui que ce soit... Tous les trésors du monde ne vaudront jamais une seconde d'émerveillement devant la Beauté... Il y a beaucoup à apprendre des petites gens, de ceux qui souffrent..."

Aussi, c'était un combat incessant qu'il livrait à son épouse et à ses contremaîtres pour qu'ils ne maltraitent jamais le personnel. Il s'exprimait ainsi. Il avait même la folle exigence qu'ils s'adressent à eux respectueusement.

Et, un beau jour, un vraiment beau jour, il voit entrer au magasin une jeune fille d'une rare beauté, qui vient passer commande au nom de son maître.

Ce dernier est un ami négociant avec lequel il est en affaires. Et ce commerçant veut agrandir et moderniser sa demeure. Un gros chantier. Il décide de s'occuper personnellement de cette jeune femme.

Elle est en robe madras et jupon de dentelle, la coiffe sur la tête, foulard sur les épaules, et parée d'un simple collier-chou et d'un grand anneau à chaque oreille. Elle lui parle avec douceur et détermination, dans une langue irréfutable.

Ensemble, ils vont dans son bureau. Et ils dressent la liste des stères de bois nécessaires, des fenêtres et des portes. Il écrit sous sa dictée, sans mot dire.

- Voilà, ce n'est qu'un début. L'architecte aimerait avoir votre avis. Et, si vous pouviez venir à l'habitation, le Maître aura plaisir à vous accueillir, le jour qu'il vous plaira.

- Mais... demain, balbutie-t-il.

- Très bien, disons midi et demi.

- Vous... Vous y serez ?

- Bien sûr, le Maître me fait confiance.

Elle rit délicatement et s'en va sans bruit.

Dans la soirée, au cours d'une réception, il retrouve le négociant en question.

- Donc demain midi, m'a dit Aimée.

- Elle s'appelle Aimée ?

- Mais oui. Et c'est votre père qui me l'a vendue. Elle devait avoir quinze, seize ans et je l'avais prise pour qu'elle s'occupe de mes enfants. Maintenant, ils sont grands, ils n'ont plus besoin d'elle. Mais elle est si maligne et intelligente qu'elle s'est rendue indispensable. Ma femme et moi, la considérons presque comme notre grande fille. Elle m'aide dans mes affaires. Et croyez-moi, elle y est redoutable.

- Elle, redoutable ?

- Parfaitement. Pour demain, l'architecte n'est pas disponible.

- J'ai dit demain comme ça.

- Non, non, venez. Vous pourrez vous faire une première idée.

Sous ces latitudes, quand on dit midi et demi, à treize heures trente, on n'est pas en retard. Joseph arrive en calèche, chez son ami négociant, à midi quinze tapant. Aimée vient à sa rencontre.

- Monsieur est encore à son bureau et Madame n'est pas disponible.

- Excusez-moi, j'avais peur d'être en retard...

- Vous êtes tout excusé, dit-elle de sa voix douce. Puis-je vous servir un ti' punch ?

Elle l'installe dans la véranda, où trônent déjà sur la table acras, petits boudins noirs et autres amuse-bouche. Elle reste debout malgré ses invitations et, pour tuer le temps, ils conversent. Il a l'impression de l'avoir toujours connue.

- Mon ami m'a dit que vous êtes née chez nous. Décidément, mon père a eu bien tort de se séparer de vous.

Ce "vous" l'enchanté. Elle n'a pas l'habitude qu'on lui parle ainsi. Si elle ne déteste pas ses maîtres, elle n'apprécie guère leur paternalisme. Et, encore moins le ton qu'ils emploient avec le reste du personnel.

- Oui, je me souviens même que nous jouions parfois ensemble.

- Mon grand-père estimait beaucoup votre père.

- Mais le vôtre détestait vous voir nous fréquenter.

Et les voilà évoquant leur enfance. Ils parlent de tout et de rien. Sa voix est de la musique pure. Et les minutes des secondes. Déjà trois quarts d'heure de passés. Elle, elle s'étonne, car jamais un Blanc ne s'est adressé à elle ainsi, d'égal à égale. Est-ce trop beau pour être vrai ? Mais arrive un cavalier. C'est le négociant.

- Achille, passe-lui un bon coup d'étrille et donne-lui quelques friandises. Vite, je crois que je l'ai un peu trop poussé. Mais ne reste pas planté comme ça, mon garçon ! Bouge-toi, je te dis. Ah, cher ami, vous êtes là ! Aimée s'est bien occupée de vous ? Ressers-nous donc deux ti' punch. Venez voir, je vais vous montrer les travaux que j'envisage.

Joseph et son ami, le verre à la main, partent derrière la maison où l'agrandissement est prévu. À peine sont-ils de retour qu'arrive la maîtresse de maison.

- Aimée, pouvons-nous passer à table ?
- Oui, Maîtresse, tout est prêt.

Le repas (chou coco, crabe farci, cochon de lait et salade de fruits des Antilles) se déroule joyeusement. Décidément, ses hôtes sont bien sympathiques. "Tout serait parfait, pense Joseph, mais pourquoi avoir envoyé Aimée manger à la cuisine ? Leur "grande fille". Oui, "presque" a-t-il dit. Tout est dans ce *presque*."

Joseph et Aimée auront bien des occasions de se revoir. Avec l'architecte, avec le négociant, et surtout aux Établissements. Ils y passeront des après-midis à peaufiner, jusqu'au moindre bouton de porte, les achats que nécessitent les travaux.

Certes, ils travailleront, mais apprendront surtout à se connaître. Aimée, toujours méfiante, cherchera à le prendre en défaut, mais ce Blanc est décidément d'un autre bois. Et, comme elle le voit bien, il n'entreprendra jamais quoique ce soit et n'osera jamais lui avouer ce que sa présence lui inspire. Un beau jour, à la fin du repas de midi, elle se décidera pour deux :

- Écoutez, Joseph, je ne vous plais pas ?
- Je... vous trouve... Jamais je n'ai...
- M'aimeriez-vous un peu ?
- ... Pas un peu.
- Venez !

Ils quittent le magasin, prennent la calèche et elle l'emmène en un coin écarté, au creux d'une ravine luxuriante. Là, elle se dévêt et le déshabille avec délicatesse. Puis, sur leurs vêtements étalés, elle s'offre à lui.

- Embrasse-moi.

Leurs langues s'entremêlent. Puis elle guide sa tête au creux de ses cuisses. Elle gémit sous les succions. Il craint d'avoir été maladroit.

- Continue, lui susurre-t-elle.

.....

Sa vulve, tel un vivant fourreau, enserre son vit, l'aspire, le pétrit et le mâchonne doucement.

- Ne bouge plus, lui intime-t-elle.

Un instant, juste un instant, il pense à son épouse qui, après qu'il eut éjaculé sans y éprouver aucun plaisir, mais en feignant d'être comblé, lui hurlait jadis "prends-moi encore". Comme si c'était le manche du marteau qui prenait la main... Il y a vraiment des expressions stupides... (Par exemple, de nos jours, *sortir avec* pour dire *coucher avec*...)

- Où es-tu ?

- Excuse-moi, je suis tout à toi.

Et déjà, il n'y a plus d'épouse, ni de marteau, il ne fait qu'un avec elle et leur plaisir commun.

- Moi aussi, lui répond-elle, moi aussi.

Et l'étui de son vagin, qui se gonfle et se détend tour à tour, leur procure jouissance. Il va s'épancher, quand elle change légèrement de position.

- Non, pas encore.

.....
Après d'infinis moments de plaisir partagé, elle pose ses mains sur ses fesses et l'incite, en ondulant des hanches, à aller toujours plus loin...

.....
La nuit était tombée. Ils revenaient sur terre.

- Faut que tu me raccompagnes.

- Il est déjà si tard ?

- On leur montrera notre travail. Nous avons tout vu, je crois.

- Ne dis pas cela, je ne pourrai plus me passer de toi.

- Je serai ici tous les jours à trois heures, comme aujourd'hui.

- Et, si je ne peux pas venir ?

- Je t'attendrai, le lendemain.

Ils firent le trajet en silence. Tout pleins, l'un de l'autre. Ils n'avaient rien à se dire, ils s'aimaient.

Dès leur arrivée chez le négociant, Aimée apprit à son maître qu'ils avaient fini de passer commande. Et Joseph ne s'attarda que le temps d'un ti' punch. Il rentra chez lui, heureux et malheureux. Heureux de se savoir aimé et malheureux de la vie qu'il menait auprès de sa mégère d'épouse.

Il revoyait Aimée chaque fois qu'il le pouvait, dans *leur chambre d'amour*, comme elle disait. Ils s'aimaient souvent avec le même bonheur, tout en se renouvelant sans cesse.

Ils se confiaient aussi leurs souvenirs et leurs espoirs, leurs tourments et leurs envies, leur quotidien et leurs rêves.

Un jour, Joseph entreprit d'acheter Aimée. Les travaux étaient terminés et il argua qu'ils avaient si bien travaillé ensemble qu'il pensait qu'elle était faite pour tenir les rênes de l'Entreprise.

Le négociant demanda à Aimée ce qu'elle en pensait et elle lui répondit qu'elle s'y était sentie dans son élément, mais que, si le maître le désirait, elle ne le quitterait jamais. Les travaux avaient un peu dépassé son budget. Il avait besoin d'argent. L'affaire fut donc conclue.

Les deux amants se voyaient à présent tous les jours et s'amusaient fort de jouer au patron et à l'employée au magasin, avant de se retrouver pour s'aimer chaque fois qu'ils le pouvaient. Mais bientôt ce ne fut plus suffisant aux yeux de Joseph.

- Je vais vendre mes parts à mon épouse et nous vivrons ensemble.
- Tu es fou. Tu seras mis à l'écart de la société.
- Quelle société ? Des gens qui se croient supérieurs à bien plus intelligents et sensibles qu'eux et qui trouvent normal de posséder leurs semblables ? Je m'en passerai volontiers.
- Mais ta femme n'acceptera jamais.
- J'ai quelques arguments pour l'y obliger. Et, si elle s'obstine, je divorcerai et, ça, elle ne le supportera pas. Ce serait le déshonneur pour toute sa famille.

Et, effectivement, son épouse lui racheta les Établissements et accepta la séparation.

Joseph acheta une petite maison dans les mornes, où ils vécurent leur amour, ce qui leur suffisait amplement.

Ils semèrent tout autour des champs de fleurs, qu'ils vendaient à un parfumeur de la métropole, qui venait d'installer une antenne sur l'île. Ils élevaient également des coqs de combat, célèbres bientôt dans tous les *pitts*, et qui se vendaient à prix d'or dans ces arènes.

De tous les Békés, seul le négociant venait parfois discrètement les visiter, mais sans son épouse. On ne l'aurait plus invitée nulle part.

Quant aux Noirs, à part les clients amateurs de combats de coqs, aucun ne serait venu chez ce drôle de couple, qui enfreignait toutes les règles de la bienséance.

Aimée donna deux beaux bambins à Joseph. Ces enfants furent éduqués amoureusement et leurs parents leur enseignèrent tout leur savoir. Dès qu'ils le purent, ils aidèrent aux travaux floraux et à l'élevage.

Mais, comme tout a une fin, Joseph vieillit et, toujours choyé par son adorée, cet intraitable amoureux passa, un mauvais jour, de vie à trépas.

Aimée n'avait jamais été affranchie. Tout à leur amour, ni elle ni Joseph ne s'en étaient préoccupés. Ce n'était plus une jeunesse, mais elle avait toujours pourtant fière allure.

Les enfants que Joseph avaient eus avec son ex-épouse, firent jouer leurs droits de succession et mirent sur le marché leur "belle mère" et leurs demi-frères.

Ils furent séparés et connurent tous trois l'insupportable. Leur éducation, leur culture ou leur peau de métis les rendaient odieux à leurs maîtres et à certains esclaves. Chaque jour, ils subissaient brimades et avanies. Chaque jour, il leur fallut résister aux provocations et déployer des trésors d'intelligence pour échapper aux châtiments et aux traquenards. Bref, rester simplement en vie leur demandait bien des talents.

Ce cauchemar dura deux années, mais heureusement, le 27 avril 1848, l'Assemblée Législative de la métropole vota l'abolition définitive de l'esclavage.

Les horreurs de la traite avaient été dénoncées auprès du grand public et les économistes avaient enfin convaincu les décideurs de l'inanité de ce système.

On entreprit alors de coloniser l'Afrique et l'Asie. Le Royaume-Uni avait été le premier à comprendre et il en coûta une guerre civile aux États-Unis.

Et ce furent d'autres monstruosité, partout dans le monde, au prétexte d'apporter la "civilisation" à ces peuples "d'enfants brutaux et mal dégrossis".

Mais, quand on exclut de l'Humanité une catégorie d'humains ou qu'on les traite de vermine, il ne faut pas s'étonner si ces crimes préfigurent d'autres abominations sur le sol même de l'Europe.

Ceux qui n'appartiennent pas à la catégorie visée peuvent se croire, un temps, épargnés, mais qui sait si, demain, ils ne seront pas, à leur tour, voués à l'anéantissement ?

Aimée et ses enfants furent donc libérés et durent aller s'installer dans une case des faubourgs de la grande ville. Bientôt, ses talents de guérisseuse leur procurèrent une existence plus confortable. Elle parvint à faire faire des études à ses deux enfants qui eurent de belles carrières, l'un dans la magistrature et l'autre dans la médecine.

Les enfants de Joseph, comme tous les Blancs créoles, furent dûment indemnisés, puisqu'ils se trouvaient dépossédés de "leurs biens".

Quant à dédommager les esclaves, il en fut à peine fait mention et la question ne se posa pas.

Chapitre V : Adresse au lecteur

Patrick, Stéphane, Joseph et ses enfants du premier lit auraient pu être mes ancêtres. Sans eux, je ne serais pas de ce monde. J'ai imaginé cette saga familiale qui n'a pas grand-chose à voir avec leur véritable histoire, que je ne connais pas vraiment.

J'ai préféré situer l'action à la Guadeloupe plutôt qu'à la Martinique, car, aux Antilles françaises, c'est là qu'il y eut le plus d'esclaves qui parvinrent à se révolter et réussirent à se libérer, au risque de leur vie, au cours de luttes héroïques.

Et j'ai voulu qu'au milieu des horreurs de la traite et de l'esclavage, il puisse y avoir eu une histoire d'amour. Mais je sais bien que viols et violences furent plutôt la norme. Pour un million de viols, il y eut peut-être, je dis peut-être, une histoire d'amour.

La question que je me suis toujours posée, depuis que, jeune adolescent, je me suis trouvé dans ma famille des Antilles et que j'ai découvert ce monde si étrange, à mes yeux de petit métropolitain, c'est, étant né de cette infamie, en suis-je co-responsable ? Ou totalement innocent ?

D'un autre côté, pour que mes sœurs, mes frères et moi naissions, il a fallu deux guerres mondiales. Rien que ça.

EN EFFET ... :

Deuxième partie : né de deux guerres mondiales

Chapitre VI : 1^{ère} guerre mondiale

Braoum ! Vraoum !... C'est le grand décombre !... Dans la boue de cette tranchée, Paul tremble comme une feuille.

Trois fois déjà que l'état-major les a envoyés au casse-pipes, à l'assaut d'un monticule que tient l'ennemi. La mitraille boche en a fauché plus d'un. Et, chaque fois, ils ont dû se replier.

Paul les maudit, ces messieurs galonnés, bien à l'abri dans un château à dix kilomètres, qui se gobergent et décident au digestif qu'il faut absolument reprendre telle ou telle position.

Il n'en a rien à foutre de l'Alsace ou de la Lorraine. Il pense à ses parents. Sont-ils encore à Bruay ? Ou ont-ils pu trouver refuge plus au sud ? Tout un mois sans nouvelles d'eux. C'est inquiétant.

Il a chopé un pou et l'écrase entre les ongles de ses pouces. Saletés de totos ! Leur tour viendra. Et il chie sur les planqués de l'arrière... Bande de salopards !

Pzziiii ! ... Braoum ! ... "L'est pas tombé loin, çui-là", crie son ami Bidasse, qu'est pas natif d'Arras.

Ça sent une drôle d'odeur.

- Eune drôle d'odeur, on dirait d'la moutarde.
- Paraît qu'y a rien d'tel, avec la choucroute.

Un nuage jaune s'abat sur la tranchée.

- Les gaz ! Les salauds, y nous lancent des gaz !

Mais il est trop tard. Ces putains de masques sont difficiles à mettre. Et pour une fois qu'on pouvait souffler un peu, tout le monde s'était mis à l'aise.

Paul prend sa capote et s'emmitoufle la tête dedans. Et la tête, et la tête, alouette... Et il tombe dans les pommes.

Quand il se réveille, il est à l'hôpital. Y a plein d'infirmières qui s'affairent. L'une d'elles, à son chevet, s'enquiert de son état et lui tend un crachoir. Ses poumons le brûlent. Et il glaviotte du sang. V'là le docteur qui se pointe :

- Vous vous en êtes bien tiré, soldat. Trois mois de convalescence, une nourriture saine, et vous devriez être parfaitement rétabli. Rassurez-vous, pas assez pour reprendre les combats, mais on vous trouvera bien une occupation à l'arrière.

C'est en Dordogne que Paul est envoyé se reconstituer.

Un jour, des copains lui disent qu'ils ont dégotté au village une épicerie, qui dispose également de quelques tables, et qu'on peut y manger le midi. Ça n'est pas cher et la patronne est une fameuse cuisinière. Son omelette est réputée dans la région. Et quand on sait comment on mange dans le coin, ça doit valoir le détour.

Paul a repris des forces et, un jour, il va à l'adresse indiquée. Il voit de la place à une table et s'y assoit.

Une jeune fille fait le service. C'est la fille de la patronne et, pendant ses vacances, elle aide à la boutique.

Elle voit ce grand type moustachu et vient lui demander ce qu'il désire manger. Sans hésiter, Paul lui dit, avec une pointe d'accent picard :

- Ben, une omelette. On m'a dit qu'elle est fameuse.
- Oui. Vous la voulez à quoi ?

En Dordogne, on vous fait des omelettes aux cèpes, aux truffes quand on a les moyens, aux pommes de terre ou à tout ce qu'on veut. Et Paul, étonné, de répondre :

- Une omelette... aux œufs.

La jeune fille en fond littéralement. Et, bien des années plus tard, elle racontera toujours émue, à ses petits-enfants, comment elle a rencontré son mari.

Et c'est ainsi que la première guerre mondiale a réuni mes grands-parents maternels.

Chapitre VII : 2^{ème} guerre mondiale

Mon père est fils de Békés. Il est né en Martinique. Le premier migrant à s'y être installé était natif du Kent et avait embarqué au Devon, au XVIII^{ème} siècle. Il était négociant et mourut à Saint-Pierre de la Martinique en 1846.

En 1902, mes grands-parents quittèrent à temps ce "petit Paris" des Antilles pour échapper à l'éruption qui a anéanti la ville. Ils s'installèrent à Fort-de-France et ouvrirent une grosse quincaillerie, non loin du quartier Texaco, qu'a si bien décrit Chamoiseau. Depuis, des succursales ont été créées ailleurs et ce premier magasin n'existe plus.

Pour éviter la chaleur étouffante de la grande ville, après la guerre, une maison coloniale fut bâtie sur la colline, que chapeaute une réplique, en plus petit, du Sacré-Cœur de Montmartre. La demeure et ses dépendances n'existent plus. Après y avoir abrité un quasi- bordel, elle a fait place à un jardin botanique.

La maisonnée comptait une dizaine de frères et sœurs, surtout des sœurs. Si on voyait rarement le père à l'église, mère et enfants, accompagnés d'une Da, parapluie en main, prête à chasser les importuns, s'y rendaient chaque dimanche. C'était une famille très pieuse.

Mon père crut avoir la vocation sacerdotale et partit à quinze ans en France, pour aller au séminaire... et y perdre son doux accent créole. Puis, à sa majorité, il vint à Rome et, après sept années de théologie et d'étude des textes grecs, latins, hébreux et araméens, qu'on dit révélés, il renonça à la prêtrise. (Ouf, ses enfants ont failli ne pas être...)

Les curés le recommandèrent à un châtelain, qui vivait en Auvergne et cherchait un précepteur pour son fils.

C'est alors que le deux septembre 1939, la mobilisation générale fut décrétée. Il rejoignit donc l'armée. Comme il avait déclaré qu'il répugnerait à tirer sur qui que ce soit, on le nomma estafette. Mais son régiment fut bientôt encerclé par l'ennemi et se rendit sans coup férir.

Il se retrouva dans un camp de prisonniers, tel que le raconte, de façon parodique, le feuilleton *Papa Schultz*, titré également *Stalag 13* (*Hogan's Heroes*, en v.o.).

Au camp, il y avait, parmi les infirmiers, un séminariste allemand, avec lequel mon paternel sympathisa (Oh, la grande fraternité des labadens !)

D'autre part il se lia d'amitié avec Marcel, un autre prisonnier. Tous deux furent affectés à l'infirmerie.

Après l'armistice, suivant les accords de la Convention de Genève, les prisonniers de guerre, grands blessés ou grands malades, purent revenir dans leur pays respectif. Pour leur rapatriement, ils devaient être escortés par des valides qui les soigneraient pendant le voyage et porteraient les brancards à leur arrivée.

Le séminariste allemand inscrivit les deux amis sur la liste des accompagnateurs. Et ils arrivèrent ainsi à Paris.

- Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Moi, je ne veux pas rester en zone occupée. J'en ai soupé des Allemands.

- Je vais demander à Vichy une autorisation pour prendre un cargo, et rentrer chez moi.

- En Martinique ?
- Ben oui.
- Et en attendant ?
- Je ne sais pas...J'ai bien une parente éloignée à Bordeaux, je crois.
- Écoute, j'ai une tante à la mode de Bretagne, qui tient une épicerie-restaurant en zone libre. Sa fille y est descendue avec son mari et ses enfants. Y a de la place. Elle pourra nous recevoir. Et on ne risquera pas de crever de faim.
- Mais comment ferons-nous pour franchir la ligne de démarcation ?
- T'inquiète, j'ai des combines.

Et les voilà partis à pied, en train et en stop, bref comme ils peuvent, en direction de la Dordogne.

En effet, la jeune fille, que l'omelette aux œufs avait tant émue, était vingt-deux ans plus tard une femme, mère de deux filles et de deux garçons. Elle avait suivi son mari à Bruay. Et au moment de l'exode, ils avaient fui l'occupation allemande, pour venir se réfugier dans le giron maternel.

La petite ville où ils étaient réfugiés se trouvait près de Montignac où, en septembre 1940, a été découverte une grotte, ornée de merveilleuses peintures préhistoriques.

La cadette des deux jeunes filles allait sur ses dix-sept ans et s'appelait Jacqueline. Elle était enjouée et charmante. Elle s'entendait particulièrement bien avec sa maman.

Nos deux démobilisés se trouvaient à présent en Auvergne. Mon père n'avait aucune envie de retrouver le châtelain, chez qui il avait été précepteur. Pas sûr qu'il n'ait pas fait ami-ami avec les autorités. Mais il faisait sacrément faim !

- Des relations de ma cousine ont une grosse maison dans le coin, dit Marcel. On va y faire étape quelques jours.

Dans ce manoir, les propriétaires avaient recueilli d'autre Bruaysiens. Et parmi eux, il y avait Marguerite, qui était la meilleure amie de Jacqueline. En ces temps difficiles, le courrier fonctionnait à peu près normalement et les deux amies s'écrivaient presque quotidiennement.

Quand Jacqueline apprit que son cousin Marcel était en route pour la Dordogne avec un Martiniquais, toute sa famille imagina un grand Noir. Mais Marguerite les détrompa bientôt.

Dans sa lettre, elle ne tarissait pas d'éloges sur ce charmant trentenaire, qui respirait la bonté et une éducation irréprochable. Il était bien fait de sa personne et pratiquait un humour fin qui ne ciblait jamais autrui. Il était, semble-t-il, très cultivé mais n'en faisait pas étalage. Et patati, et patata... Bref, elle lui fit l'article. Et puisqu'il n'était pas noir, ce devait au moins être Rhett Butler !

Le livre de Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, avait eu un succès considérable et l'on savait que, dans l'adaptation cinématographique, qu'on ne put voir qu'en 1950, Clark Gable incarnait le flamboyant aventurier. Il rejoindrait donc bientôt Tyrone Power et Errol Flynn, dans le cœur de bien des jeunes filles.

Tout émoustillée par les lettres de son amie, Jacqueline le trouva de suite très sympathique, quand "le Martiniquais" arriva enfin, avec son cousin.

On était au début de l'été, les cerisiers regorgeaient de fruits. Les jeunes gens grimpaient aux arbres, Mon père allait cueillir les plus belles cerises au plus haut, là où elles sont le plus sucrées, pour les offrir à Jacqueline. À vélo, ils suivaient le cours de la Vézère, et elle était fière de lui faire découvrir les plus beaux paysages. La guerre et l'occupation étaient bien loin. Ce furent de merveilleuses grandes vacances.

Mais la mère songeait à l'avenir. Elle inscrivit sa fille chérie à la faculté de Toulouse, en philologie, pour qu'elle y passe une licence de lettres. Et elle poussa mon père à se présenter à l'agrégation, puisqu'au grand séminaire il avait déjà obtenu sa licence de lettres classiques.

Plus tard, en voyant comment il s'était mis toute la famille dans sa poche, jusqu'à mon arrière-grand-mère, qui n'était guère commode (et c'est un euphémisme), elle regrettera de ne pas l'avoir plutôt orienté vers le corps diplomatique.

À Toulouse, on se trouva des logements. Jacqueline et d'autres jeunes filles étaient en pension dans une congrégation de religieuses. Leur amitié, pour beaucoup d'entre elles, ne faiblira pas, toute leur vie durant.

L'une était inscrite aux Beaux-arts. C'était la fille d'un médecin, éminent préhistorien. Avec l'abbé Breuil et son père, elle descendit dans la grotte de Lascaux, pour faire le relevé des peintures rupestres. Même que l'abbé et le docteur la laissèrent, pour aller explorer le puits. Elle était là, émerveillée, à dessiner chevaux, bisons et aurochs, quand sa lampe d'acétylène s'éteignit. Elle attendit immobile jusqu'à leur retour. N'osant faire un pas, de peur de les rejoindre plus vite qu'elle n'aurait voulu.

Mais revenons à Jacqueline et ses amies. L'établissement de la congrégation s'appelait le *Cénacle*. Et papa fut le seul jeune homme que les sœurs autorisaient à venir. Ça sert parfois d'être un ancien séminariste...

Et l'on s'écrivait régulièrement entre la Haute Garonne et la Dordogne. Un jour, mon père reçut enfin l'autorisation de prendre place à bord d'un convoi de cargos pour la Martinique. Il en informa Jacqueline, qui n'en crut pas ses oreilles. Elle écrivit à sa mère : "Pourquoi veut-il donc partir ? Nous nous aimons, j'en suis sûre. Ma petite Maman, fais quelque chose, je t'en supplie."

Sa mère et son père relurent les lettres paternelles et dénichèrent, à la fin de l'une d'entre elles, la phrase suivante : " Vous m'avez reçu comme un fils, vous que j'aimerais tant pouvoir appeler mes parents."

- Nous n'avons pas répondu à cet appel du pied. Il a dû prendre notre silence pour un refus.
- Écoute, il n'avait qu'à faire sa demande et être plus clair, bon sang !
- Mais tu sais comme il est réservé...

Et ma grand-mère lui écrivit : "Cher enfant, mon mari et moi, en relisant vos si belles lettres, avons relevé une phrase qui nous avait échappé. Si votre désir le plus cher est de faire le bonheur de notre chère Jacqueline, voyons-nous pour en parler franchement."

Après un échange épistolaire, rendez-vous fut pris dans un hôtel de Brive, à mi-chemin de la Garonne et de la Vézère et, dans la chambre qu'elle avait louée, mon père demanda à ma grand-mère la main de sa cadette.

C'est ainsi que la deuxième guerre mondiale permit les épousailles de mes parents.

Conclusion

Dernier Chapitre

Nul ne songerait, et moi le dernier, à m'imputer une quelconque responsabilité dans ces deux catastrophes de la première moitié du 20^e siècle. Mais côté paternel, ce n'est pas si simple.

Pour paraphraser Talleyrand, on pourrait dire : "Qui n'a pas vécu en Martinique dans les années cinquante, soixante, n'a pas connu la douceur de vivre." Pour les Békés, certes. Le moins aisé avait une demi-dizaine de domestiques. Le plus crétin de leurs fils avait un poste à la direction de l'entreprise familiale ou chez un parent. (Pour éviter les bêtises que son idiotie aurait pu commettre, on le laissait passer ses journées à faire du ski nautique ou de la plongée.)

Pour les Noirs, c'était autre chose. Il y avait bien une petite bourgeoisie : avocats, médecins, hommes d'affaires, enseignants... Mais un Béké ne les aurait accueillis, à la rigueur, que dans sa résidence secondaire.

La plupart des gens de couleur vivaient dans des cases faites de bric et de broc. Elles comportaient deux pièces : une pour dormir (à 6 ou 7 minimum) et la première pour faire la cuisine et la lessive (en cas de pluie), manger et apprendre ses leçons ou jouer aux cartes, autour d'une bouteille de tafia. (C'est ainsi que vivaient les familles du chauffeur et du jardinier de mes grands-parents, sur leur propriété.)

Pour ceux qui ne résidaient pas sur les terres de leur maître, les cases étaient transportables sur un gros camion. En effet toute l'île étant aux mains des Blancs, on s'installait où l'on pouvait. Et, dès l'ordre d'expulsion reçu, on déménageait la case sur un terrain voisin.

Face à la morgue blessante des *zoreilles*, des *métros* ou des patrons, les Noirs éclataient souvent d'un rire tonitruant qui semblait dire "Cause toujours, bonhomme". On avait plus à faire à des Satchmo qu'à Malcom X...

Je suis allé passer cinq mois en Martinique à deux et sept ans et un peu plus de deux mois, pour ne pas nous handicaper scolairement, à douze ans. J'y suis retourné à vingt et un ans, pour une tournée théâtrale.

David était un comédien originaire, comme moi, de parents martiniquais, mais côté Noir, cette fois. (Encore fallait-il le savoir. Mes frères, l'été, étaient plus bronzés que lui.) Des journaux locaux avaient commis des articles sur ces deux acteurs, qui venaient fouler le pays de leurs ancêtres.

Et quelques bourgeois invitèrent la troupe durant notre séjour. S'il s'agissait de Blancs, notre hôte béké priait le directeur de ne pas amener David : "Croyez-moi, je ne suis pas raciste, mais certains de mes invités, le rhum aidant, risquent de nous faire un esclandre". Chez les Noirs, c'était moi l'indésirable : "Parmi mes amis, certains pourraient le provoquer, voire s'en prendre à lui." David et moi avons donc passé ces soirées, entre nous, dans un bon restaurant.

Ainsi, on nous assimilait à nos ancêtres. Et je devais partager leur responsabilité pour les maux dont ma parentèle était coupable. Pour eux, un seul aïeul "de couleur", aurait suffi à faire de ses descendants des membres de cette "race inférieure". Je n'ai jamais compris qu'on appelle Obama, "le premier président noir des États-Unis", alors qu'il est autant Blanc que Noir.

Il existe des femmes et des hommes grands, des petits, des moyens, de peau plus ou moins rose, plus ou moins marron, plus ou moins jaune ou plus ou moins bronzée, des blonds, des bruns, des roux, des châains, des albinos, des yeux noirs, marron, bleus, verts etc. Certains sont des gens formidables et d'autres de parfaits cons. Et les pourcentages doivent être à peu près identiques, dans toutes les catégories.

Mais je vis dans un pays où des personnes, je crois, mal à l'aise avec leur propre image, découpent les Humains en ensembles distincts et veulent se croire supérieurs à ceux qui ne leur ressemblent pas, et les qualifient de brutes ou d'enfants. S'ils imaginent qu'un de ces groupes est plus habile ou plus malin qu'eux, alors, ils les haïssent et accepteraient volontiers de voir disparaître ces "perfides vermines".

On entend trop souvent des gens dirent innocemment, en toute bonne foi : "Les femmes sont maternelles, les Bretons têtus, les Auvergnats ou les Écossais radins, les gens du Sud joviaux etc., etc. Non, toutes les femmes ne sont pas maternantes, tous les Bretons ne sont pas entêtés, tous les Auvergnats ou tous les Écossais ne sont pas pingres et j'ai connu des Méridionaux sinistres. Toute généralité renferme déjà un poison insidieux.

Le pire, c'est que, parmi les victimes de ces imbécillités, il en est qui se braquent pour de mauvaises raisons : un acteur blanc ne doit plus jouer Othello, un musicien qui n'est pas Noir utiliser des rythmes africains et un sculpteur emprunter à l'art africain subsaharien.

Or un des travaux et des talents de l'acteur, c'est de se transformer en aristo, en paysan, en roi, en Noir, en femme ou en chimère... Dans une mise en scène signée par Tabori de la pièce de Shakespeare, l'acteur allemand blanc était maquillé en Maure et, dans la première scène avec Desdémone, les deux amoureux s'embrassaient tant qu'à la fin Othello avait pâli et que son épouse était toute barbouillée de noir. (Belle idée de mise en scène, non ?) Va-t-on honnir Johnny Clegg pour avoir chanté en zoulou et détruire les œuvres de Picasso qui s'inspirent par trop de l'Art Nègre ?

Là, je vais m'attirer des ennuis, avec ce mot *nègre*. Il vient du latin *niger* qui signifie noir, tout comme *black* ou *renoi*. (Mais les Noirs n'ont pas plus la peau noire que les Blancs ne l'ont blanche.) Beaucoup de mes amis antillais, de couleur, n'ont eu longtemps aucun scrupule à dire "une belle négresse" ou "un grand nègre costaud". Césaire et Senghor le revendiquaient et, quand Brel, dans une de ses chansons, dit "Ni le courage d'être juif, ni l'élégance d'être nègre. On se croit mèche, on n'est que suif", qui songerait à le taxer de racisme ?

En France, *négro* est très péjoratif. Alors qu'aux États-Unis, c'est *nigger* qui était et reste une insulte, et que *negro* ou *negroes* au pluriel (prononcer nigro ou nigroz) était tout à fait politiquement correct. Faut-il donc se laisser américaniser de la sorte ? Bien sûr, je n'utiliserai pas ce mot devant des Noirs que je ne connais pas. Je ne veux blesser personne Mais je n'y vois à l'utiliser, s'il n'est pas accompagné d'épithète injurieux, aucun sens avilissant.

Comme tout un chacun, je ne veux pas qu'on m'essentialise (quel vilain mot) à la couleur de ma peau ou à l'histoire de mes aïeux. Mais je sais bien que, jusqu'aux forces dites de l'ordre, certains dépositaires de l'autorité tutoient systématiquement les gens issus de nos anciennes colonies, quand ils ne se laissent pas carrément aller à des propos injurieux.

Je sais très bien que, dans tous les milieux, il en est qui sont restés aux façons de penser d'un XIX^{ème} siècle tranquillement raciste, à un darwinisme dévoyé. Qu'il en est même qui voient le monde comme les miliciens du Maréchal et que, pour eux et leurs semblables, les Noirs portent et porteront toujours leur étoile à même la peau. Et le plus pervers, c'est, qu'étant discriminés, certains le vivent ainsi.

Au lieu de revenir encore et toujours sur l'esclavagisme, mieux vaudrait sans doute évoquer haut et fort les luttes des Noirs qui ont combattu pour la Liberté et réussi à parfaire la démocratie états-unienne. Tout en proclamant "*tous les hommes sont créés égaux*", celle-ci, en effet, acceptait qu'un cinquième de sa population soit asservi ! On peut même escompter qu'un jour (*qu'il vienne, qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne*) le rêve de Martin Luther King n'en soit plus un.

Et, si j'étais né cinquante ou cent ans plus tôt, aurais-je échappé aux opinions communes et partagées par beaucoup, de ces époques ? Et d'où vient cette confuse inquiétude qui me saisit si, la nuit, dans une rue déserte, je vois venir vers moi trois jeunes en goguette, issus de nos colonies ? Même si je me reprends et leur dis "bonsoir" quand je les croise. Et d'ailleurs, pratiquement toujours, ils me répondent : "bonsoir, Monsieur".

Je fais partie de cet Occident chrétien qui, sachant que ce qu'il faisait subir aux Africains noirs ne l'était pas du tout (chrétien), les a sortis de l'humanité, pour minimiser leur saloperie. De la Russie aux États-Unis, de la Chine au Brésil, de la France à l'Australie, une partie des citoyens subit une discrimination systémique ou la ressent comme telle. Partout dans le monde, le racisme n'en a pas fini d'encombrer les esprits.

Et n'allons pas confondre xénophobie et racisme. La xénophobie ou, simplement, la méfiance, la peur à l'égard de ceux qui nous diffèrent, est une réaction épidermique, innée semble-t-il, et toute personne intelligente se doit de la combattre. Car c'est sur cette phobie irrationnelle, que cultivent certains partis, que les plus cyniques prospèrent. Le racisme, lui, est une idéologie qui classe et hiérarchise les êtres humains, sur des fondements pseudo-scientifiques. Et ne croyons pas qu'il n'appartient qu'au passé. On a vu récemment des groupes d'individus revendiquer une épuration ethnique. Et d'autres, voire même des états, qui appliqueraient bien l'apartheid. La prétendue supériorité de l'européen, dit de souche, est toujours fortement ancrée dans notre vision du Monde. C'est une maladie de Blancs, qui empoisonne l'existence de ceux qui ne le sont pas.

Et parler de "racisme anti-Blancs" ne me semble ni pertinent, ni tout à fait honnête. Les Blancs sont, pratiquement partout dans le monde, en position de domination. Aucun n'a jamais été systématiquement inférieur, en raison de sa prétendue race. Et celle-ci ne leur pose pas de problèmes pour l'accès au travail ou au logement. Les obstacles qu'ils peuvent rencontrer sont uniquement sociaux.

Pour ce qui est du racisme anti-français, depuis quand les Français sont-ils une race ? D'ailleurs, ne pourrait-on pas abandonner, une bonne fois pour toute, ce concept obsolète du XIX^{ème} siècle, que réfutent les dernières recherches sur l'ADN ?

Certes, pour bien des minorités *racisées*, les Blancs sont des diables. Mais fuyons toute généralité. C'est du poison. Et "sale Blanc" ou "sale Nègre" ne sont que des insultes préférées par des crétins. Mais, en ce qui me concerne, je dois reconnaître qu'on ne contrôle jamais mon identité et que, depuis longtemps, aucun flic ne s'est permis des familiarités à mon égard. Oui, quoique je n'aie jamais voulu être du côté du manche, le fait est que, pour beaucoup, j'y suis. Alors suis-je vraiment innocent ?

Ce génie (et ce mot ne saurait qualifier ni un footballeur, ni un businessman, ni un histrion, mais s'applique à un savant, qui a modifié notre perception du monde et de l'univers), ce génie d'Einstein donc disait : ***N'écoutez pas la personne qui a les réponses, écoutez la personne qui a les questions.***

Je me contenterai donc des questions.



Noces d'or de mes grands-parents paternels (Je suis où l'indique la flèche)

Voyages au pays d'un racisme ordinaire

C'est le 19 mars 1946, à l'initiative des députés d'outre-mer menés par le plus jeune d'entre eux, Aimé Césaire, que la Réunion, la Guyane, l'archipel guadeloupéen et la Martinique devinrent des départements français. Et c'est cet été-là que mon père fit son retour au pays natal.

Ses parents, des Békés, qui souhaitaient tant retrouver ce fils, qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps, payaient le voyage. Ils avaient hâte de faire la connaissance de sa jeune épouse et de ses deux premiers enfants, une fille et un garçon.

Papa et ses trois "métropolitains" firent ce premier voyage à bord d'un bananier. Il y avait très peu de cabines et les quelques passagers prenaient leurs repas avec le capitaine et ses officiers. Mon père était professeur agrégé de grammaire et disposait donc de trois mois de vacances : juillet, août et septembre.

Ils furent accueillis au débarcadère, par toute la famille, qui leur fit fête, comme on peut l'imaginer et comme on sait si bien le faire aux Antilles. Depuis une semaine, on s'activait en cuisine pour que mon père retrouve les plats préférés de son enfance. Et combien furent émouvantes les retrouvailles avec son frère jumeau !

Ma mère en avait rêvé de cette île paradisiaque, avec sa faune et sa flore si exubérante, aux noms si pittoresques. Mon père lui fit visiter son île, de la Savane pétrifiée à la rade de Fort-de-France, de Saint-Pierre en ruines au pied de la montagne Pelée, au rocher du Diamant. Pour elle, c'était un perpétuel émerveillement.

Puis ils partirent à Sainte-Luce. La famille y disposa, dans les années cinquante, de trois maisons, qui aboutissaient par des escaliers, dont les marches faisaient bien 2 m², à une assez grande plage de sable fin, devant une mangrove, où nichaient des crabes. De chaque côté de cette crique, des rochers fort coupants en défendaient l'accès. Si bien que ce lieu enchanteur était pratiquement privatisé.

Je n'y étais pas, donc je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit.

Ma famille, augmentée d'un garçon, y retourna en 1948. Il paraît que le dernier né avait la varicelle et qu'il passa toute la traversée, caché dans la cabine. Cette fois, ils avaient pris place à bord d'un plus gros cargo, qui tenait mieux le tangage (rock) et le roulis (roll).

Mais cette année de 1948, il y eut plusieurs drames. En juin, ma mère eut la douleur de voir mourir son père. Et l'on découvrit que l'aîné du jumeau de mon père avait une malformation congénitale, qui le condamnait à brève échéance. En désespoir de cause, mon oncle fit plusieurs voyages avec son fils en France pour consulter des spécialistes.

En son absence ma tante, son épouse, accueillit ma famille dans sa maison de Sainte-Luce, qui possédait un générateur et, donc, l'électricité. Il faut dire que les jumeaux se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Mon oncle avait, pour le différencier, un gros grain de beauté sur la joue. Et il portait des lunettes à grosses montures d'écaille, tandis que mon père en portait de fines.

On raconte que mes cousins crurent que leur géniteur était revenu de France et firent la fête au mien. Mais ils ne comprenaient pas pourquoi leur père se montrait si câlin et si tendre envers une jeune femme qu'ils ne connaissaient pas. Ma tante eut fort à faire, dit-on, pour leur expliquer les choses. Mais on peut douter de l'anecdote.

Ce que j'appris, vingt-et-un ans plus tard, lors de mon dernier séjour, c'est que mes parents aimaient à se baigner après le dîner. Ma mère aurait confié à sa belle-sœur qu'ils faisaient souvent l'amour sur les "marches propices" de l'escalier, en revenant de la plage. Toujours est-il que, lors du voyage de retour durant lequel ils essayèrent une tempête, ma mère était enceinte de moi.

Le drame, qu'on aurait peut-être pu éviter, ce n'est pas bien sûr ma conception (encore que...), mais ce qui advint le 6 septembre 1948, sur une plantation de Basse-Pointe.

On fêtait cette année-là le centenaire de l'abolition de l'esclavage, mais les Blancs créoles, les Békés, (soit 1% de la population) étaient toujours les seuls détenteurs des habitations, ces plantations qui reposaient jadis sur cette barbarie. Leurs employés y étaient logés (*casés* dans la rue *cases nègres*) dans les masures qu'avaient construites leurs ancêtres asservis.

Depuis la défaite de la France en 1940, l'île n'était plus ravitaillée et connaissait la pénurie. Et la dictature raciste et antisémite de l'amiral Robert, nommé gouverneur des Antilles par Vichy pour y appliquer la "Révolution Nationale", faisait craindre un hypothétique retour de l'esclavage, qu'aurait pu initier Hitler. Les blocus anglais, puis américain (depuis leur entrée en guerre) privaient la Martinique des produits de première nécessité. Et le peu qui arrivait malgré tout était accaparé par l'amiral, ses marins et les soldats de l'armée de terre, basés à Balata.

Outre cette disette, les Noirs étaient les premières victimes de Robert. Au nom de Vichy, il avait imposé l'interdiction de travailler pour les femmes, le remplacement des élus de couleur par des Békés (pour la plupart pétainistes) et la chasse aux *dissidents*. Ainsi appelait-on les audacieux prêts à rejoindre la France Libre et à suivre l'exemple de leurs pères et grands-pères qui, au cours de la guerre de 14-18, avaient versé leur sang pour la Mère Patrie.

Malgré une répression féroce, entre 4.000 et 5.000 Antillais rejoignirent Sainte-Lucie ou la Dominique pour s'engager. Ils furent héroïques à Monte Cassino, débarquèrent en Provence et entrèrent les premiers à Marseille. Et, par la suite, ils connurent les rigueurs de l'hiver alsacien avant de franchir en tête le Rhin. Mais l'État français, grand colonisateur, craignait des intentions d'indépendance et choisit de distinguer ceux qui avaient combattu les Allemands et ceux qui s'étaient opposés à Vichy.

D'ailleurs, après la Libération, l'amiral Robert, bien que condamné, n'a pas fini ses jours en prison. Il fut même amnistié en 1954, retrouva son grade, ses décorations et son traitement, et fut relaxé en 1957. À la demande des Allemands, le gouvernement collaborationniste lui avait ordonné de saborder les navires de la flotte réfugiés aux Antilles et de couler au large l'or de la Banque de France, qui avait été mis en sûreté en Martinique. Ce qui le sauva, c'est qu'il n'en fit rien. Si bien que, quand la France Libre, aidée par la population noire et les militaires de Balata, reprit ces îles caraïbes ainsi que la Guyane, elle récupéra la réserve d'or et une flotte intacte. Et il fallut attendre la deuxième décennie du XXI^e siècle pour qu'un président français rende enfin hommage aux résistants antillais. Mais de pensions, il n'en est toujours pas question et, encore moins, rétroactives.

En 1948, c'était toujours la pénurie, les tickets de rationnement ne prirent fin qu'en 1949. Les conditions de travail étaient toujours aussi difficiles dans les plantations, qui demeuraient la principale activité agricole et le premier gisement d'emplois. De plus, les salaires étaient très bas et les *casés* ne pouvaient quitter le domaine sans autorisation.

Pour les produits de première nécessité, que ne leur fournissait pas leur lopin de terre, hérité de l'esclavage de leurs aïeux, ni les quelques animaux qu'ils y élevaient, ils n'avaient pas d'autre choix que d'aller dans la coopérative, créée par leur patron. Et le coût de leurs achats était retranché sur leur maigre feuille de paie.

Face à la cherté de la vie et à l'injustice, qui les faisait citoyens de deuxième zone, malgré la départementalisation, les ouvriers agricoles (dont l'espérance de vie n'excédait pas 40 ans) réclamaient de meilleures conditions de vie et de rétribution. La réponse des autorités fut brutale.

Six mois tout juste avant les événements de Basse-Pointe, dans une habitation du Carbet, sur ordre du Béké et du premier préfet, des gardes mobiles tirèrent sans sommation sur des ouvriers grévistes, faisant trois morts et deux blessés graves.

Sur l'habitation située à Basse-Pointe, propriété d'un Blanc créole qui possédait également d'autres habitations sucrières, Victor Depaz (son rhum est remarquable), trois ouvriers logés (*casés*) firent l'objet au mois d'août de procédures de licenciement et d'expulsion (*décasés*). Il leur était reproché d'avoir travaillé sur l'habitation Saint-James, où l'administrateur acceptait de les payer aux conditions en vigueur en France, conditions que les cadres békés des habitations Depaz refusaient à leurs travailleurs *casés*.

Après avoir vainement sollicité l'inspection du travail, les ouvriers syndicalisés entamèrent une grève en solidarité avec les *décasés* licenciés. Les grévistes allèrent de plantation en plantation pour convaincre d'autres coupeurs de canne d'arrêter le travail. Le *gèreu* béké de l'habitation, un des frères de mon oncle, alla à leur rencontre.

Mal informé et le pensant menacé, le beau-frère de mon père, administrateur des quatre habitations Depaz, arriva sur place, armé d'un revolver et accompagné de deux gendarmes. Un coup de feu fut tiré et une bagarre éclata. Les gendarmes prirent la fuite, désarmés par la soixantaine de grévistes. Quelques-uns poursuivirent mon oncle à travers champs. Son corps fut retrouvé le 6 septembre dans un champ de cannes, marqué de 36 coups de coutelas, dont trois mortels.

Après une intense chasse à l'homme de plusieurs semaines, et ne pouvant déterminer qui avait porté les coups mortels, l'administration arrêta 18 ouvriers agricoles, tous syndicalistes ou/et communistes qui passèrent presque trois ans en détention provisoire.

Deux d'entre eux furent libérés au bout de deux ans car, il fut prouvé qu'ils ne se trouvaient pas sur l'habitation au moment du crime. Restaient donc 16 inculpés, les 16 de Basse-Pointe.

L'inculpation de certains accusés reposait sur des témoignages fantaisistes. Pour accuser l'un, on s'appuyait sur les dires d'un gendarme qui déclarait l'avoir reconnu dans la bagarre. Il aurait fait sa connaissance au service militaire, or l'accusé avait été réformé. Un autre fut inculpé, alors qu'on a pu prouver que ce fameux 6 septembre, il était couché les deux pieds bandés, dans l'incapacité de marcher.

La tension était telle en Martinique, que la cour d'assises de Fort-de-France fut dessaisie en faveur de celle de Bordeaux.

Du côté de l'accusation, plusieurs témoins étaient des repris de justice : un proxénète, un interdit de séjour, et un fou qui avait dû être interné à bord du navire de transport. S'y trouvaient également le frère de mon oncle, les deux brigadiers présents lors de l'altercation qui avait précédé le meurtre, et trois cadres de l'habitation. Tous les témoins étaient indirects, car aucun n'avait assisté au crime.

La partie civile mit l'accent sur la moralité des accusés, dénoncés comme des fainéants, ignares et factieux. Et mon oncle fut présenté plus comme un travailleur que comme un patron.

La défense mit en avant les faiblesses du dossier. Notamment le fait que l'un des principaux témoins accusateurs, qui avait rédigé une lettre de dénonciation, était analphabète. Les avocats pointèrent une faute de l'instruction, concernant l'arme du défunt. Celle-ci avait été rendue à sa famille sans chercher à savoir qui avait tiré les coups de revolver qui avaient mis le feu aux poudres.

Finalement, le 13 août 1951, à 14 heures, devant l'absence de preuves contre les ouvriers et dans l'incapacité de prononcer une condamnation collective, le procès s'acheva avec l'acquiescement général des 16 accusés et leur libération immédiate. Par ailleurs, l'un des acquittés avouera 60 ans plus tard que, sur les 16, 11 étaient totalement innocents et que l'auteur des coups mortels n'a jamais été retrouvé.

Enfin, en guise de punition collective, la commune de Basse-Pointe fut contrainte de verser une indemnité à ma tante. D'autres grévistes furent, par la suite, plusieurs fois victimes de répressions policières, les forces dites de l'ordre n'hésitant pas à tirer à balles réelles. Malgré les blessés et les morts, à chaque fois les gendarmes ne furent jamais inquiétés.

Les autres drames (on va exclure définitivement ma naissance...) furent donc, en juin 1948, la mort de mon grand-père maternel et, au début de l'année suivante, celle de l'aîné du jumeau de mon père. Et je leur dois mon deuxième et mon troisième prénom. Étrange usage que d'attribuer à un nouveau-né ceux de nos chers récemment disparus !

Je n'étais pas de ce monde ou trop jeune, lors de ces événements, pour m'en souvenir et j'ai largement puisé dans Wikipedia, pour ce sujet qui, dans ma famille antillaise, était trop souvent ponctué de larmes et de rancœur, teintées toutes deux d'un racisme primaire.

Toujours est-il que les commentaires que mon père entendit, à la suite de cette tragédie, dans la bouche de ses frères et sœurs et de leurs amis, le décidèrent sans doute à ne pas faire vivre sa famille dans un climat si haineux. Au grand dam de ma mère, il n'a jamais voulu y postuler un professorat et revenir vivre dans son île natale.

Le 3 avril 1950, l'État français accordait à ses fonctionnaires, originaires des DOM TOM ou y travaillant, des congés bonifiés. En tant que professeur agrégé de classe A, né en Martinique, il avait droit à des voyages et des séjours, aux frais de l'État. Et il avait choisi de n'y aller que tous les cinq ans, avec voyages en paquebot, en première classe, et retour en avion, un énorme quadrimoteur à hélices, avec cabines (les sièges se faisaient lits et des rideaux les isolaient) et caviar au dîner, en entrée...

Je suis donc allé en Martinique pour des vacances de rêve en 1951, 1956 et 1961, à deux, sept, et douze ans. Mais je ne me souviens vraiment que des deux dernières grandes vacances. Grandes, en effet puisque, pour les deux premiers voyages, nous y passions cinq mois, pour ne revenir qu'à la fin novembre.

Chez mon grand-père, il y avait une dizaine de domestiques, tous Noirs, évidemment (je me souviens de l'incrédulité des bonnes en apprenant la blancheur de leurs collègues en métropole). La Da, toujours en costume traditionnel, qui avait élevé les dix enfants de ma grand-mère et nombre de ses petits-enfants, était la seule à jouir de sa propre demeure, accolée à la maison principale, et prenait parfois ses repas à la table familiale. Les autres logeaient soit dans les communs (des chambrettes sans eau courante), soit dans des cases faites de matériau de récupération, aux endroits les plus reculés de la propriété.

Tous et toutes se montraient dévoués et ne savaient que faire pour choyer et combler les petits *z'oreilles*, comme ils nous appelaient. De mon premier séjour, au cours duquel naquit ma petite sœur, je me souviens d'avoir été particulièrement gâté par les petites bonnes qui me baptisèrent leur petit Jean-bon. J'étais toujours dans leurs jupes ou entre leurs bras et j'ai gardé la mémoire de la douceur de leur peau et d'odeurs épicées.

La famille de mon père appartenait à une espèce d'aristocratie décadente, qui refusait tout mélange, à l'instar des propriétaires viticoles, pour préserver leurs privilèges. Mais il se différenciait beaucoup d'eux. Et cette différence était d'autant plus frappante si on le comparait à son frère jumeau. (On dit même que ce dernier, mobilisé en Martinique, aurait été le chauffeur de l'amiral Robert.)

Était-ce dû à ses années au grand séminaire, en compagnie de coreligionnaires noirs, à l'expérience de la vie militaire et à son année de captivité en Allemagne, où il fréquenta des soldats venus d'Afrique ou des Antilles, et à son amitié avec Aimé Césaire qu'il avait connu dans son enfance ? Mais la mentalité békée lui était étrangère. Mon père n'avait pas besoin, pour se sentir humain, de réduire les Noirs à des enfants ou à des brutes.

C'est lors de mon deuxième voyage, à sept ans, que j'ai compris qu'il tenait à se démarquer de l'emprise familiale. Nous avons ainsi rendu visite à un de ses cousins qui avait transgressé l'interdit suprême en épousant une "négresse". Il vivait à l'écart dans un morne, rejeté par les deux communautés, mais fier et heureux.

Il fallait que mon père bénéficiât d'une aura de sainteté auprès de ses parents pour que cette visite ne soit pas interprétée comme une provocation, mais comme un acte de charité.

Quand il tint à présenter sa petite famille à son camarade d'enfance, le maire de Fort-de-France, là, son père et son frère le gourmandèrent en créole. Il se contenta de sourire et de leur répondre, en créole, qu'avant d'être communiste ou "nègre", Aimé était un magnifique poète et un homme remarquable.

Nous allâmes donc à la mairie. Le grand homme me passa la main dans les cheveux et me gratifia de quelques encouragements, quand ma mère me fit rougir jusqu'à la racine des cheveux, en l'informant que je voulais devenir comédien. (Eh oui, le virus m'avait déjà atteint.) Mais Da battit bientôt le rappel et nous dûmes laisser les deux amis, qui avaient commencé une discussion passionnée.

Après le Quatorze Juillet, toute la famille se rendait à Sainte-Luce. Je me souviens de la relève des casiers pour capturer des crabes de terre, au lever du jour, sous la houlette du jardinier qui se prénomrait Jean lui aussi.

Et je ne compris pas pourquoi ma grand-mère me reprocha d'avoir passé toute une après-midi dans sa case, à jouer avec ses enfants. "Ça n'est pas prudent, me dit-elle et ça ne se fait pas, tu comprends ?" Non, je ne comprenais pas. Mais Papa me fit signe de garder le silence.

Deux de mes cousins, dont le père avait été massacré, étaient, comme beaucoup de jeunes adolescents, assez dissipés et ne perdaient jamais une occasion de se faire remarquer par de singulières... bêtises.

Ils avaient trouvé malin de refile à un vieil ivrogne, ancien domestique, une bouteille de rhum dans laquelle ils avaient pissé. Le vieux Noir s'en était rendu compte et était venu se plaindre à Da qui, en souvenir du passé, lui venait en aide quand elle le pouvait. Elle houspilla les deux garnements, mais quelle ne fut pas ma surprise d'entendre cette adorable vieille "négresse" leur reprocher de s'être comportés "comme des nègres".

C'est également lors de ce séjour que nous fêtâmes les noces d'or de mes grands-parents. Une fête mémorable avec plus de cent invités. Tous ces Békés à l'accent chantant me paraissaient d'un autre siècle, si sûrs de leur supériorité, avec leurs manières désuètes et leur morgue innocente.

Mes sentiments étaient devenus ambivalents. Je ne pouvais m'empêcher de les aimer, d'envier leur vie, tout en craignant de leur ressembler.

À douze ans, les grandes vacances en Martinique commencèrent comme un rêve pour s'achever tristement. Sur le paquebot, les quatre aînés, dont je suis le dernier, dînaient à une table. Papa, Maman, ma jeune sœur et mon plus jeune frère (les deux Martiniquais puisqu'ils sont nés lors des deux séjours précédents) à une autre.

J'apprenais tous les codes de la haute : dîner en petit costume et cravate, apprécier des mets raffinés sans y mettre les doigts, se sentir au moins égal avec tout un chacun et être partout chez soi. (Comme tout cela est vain !). Je me régalais de jouer au riche sur ce palace flottant où tous nos désirs étaient satisfaits dès qu'on les formulait.

Parmi les passagers, il y avait quelques parents (tous les Békés le sont) qui rentraient au pays et mon père bénéficiait de cette aura mystérieuse qui, malgré son indépendance d'esprit, nous a toujours valu le meilleur accueil parmi les gens de cette caste. On ne me parlait plus comme à un enfant. Je pouvais me croire un jeune homme de bonne famille.

Je voyais bien que j'étais du côté du pouvoir. Un blond aux yeux bleus (même si sa rousseur lui a fait sentir dans son enfance un soupçon de discrimination) ne connaît pas les vexations et la méfiance, que les autorités font subir aux peaux trop bronzées ou à ceux qui ont le tort d'appartenir à une religion suspecte.

Il y avait à une table voisine une très belle jeune fille brune qui ne laissait pas mon frère aîné indifférent. Un des passagers békés vint le mettre en garde : "Elle a beau avoir la peau claire, c'est une négresse ! D'ailleurs il suffit de regarder la lunule violette de ses ongles pour s'en apercevoir." Ainsi ça n'était pas une question de classe sociale, puisqu'elle voyageait en première. Une seule goutte de sang noir la rendait irrémédiablement impure.

Décidemment, ces gens-là s'imaginent dans un haras ou un chenil. Ils ne voient donc pas, qu'en se considérant comme des chiens ou des chevaux de race, ils se déshumanisent à leur tour ? Du haut de ses 16 ans, mon frère tenta de passer outre, mais la famille de la jeune fille ayant appris que "nous étions des Békés", c'est elle qui cessa de nous fréquenter.

À l'arrivée en Martinique, avant même d'aller chez ses parents, après les avoir embrassés au débarcadère, mon père se rendit à la mairie de Fort-de-France. Mon grand-père arborait un pansement sur l'oreille qui le faisait ressembler au Van Gogh à l'oreille coupée. Il était en fait atteint d'un cancer de la peau et, au cours du séjour, il dut s'aliter pour ne plus se relever. Et il mourut un mois après notre départ.

La grande maison bruissait de rumeurs. Un jour, grand-père reçut la visite d'un jeune métis auquel je ressemblais, paraît-il. Un chabin, rouquin, aux yeux bleus, dont la venue scandalisait mes tantes. Je compris que cet intrus devait être un fils illégitime qu'il tenait à voir avant de mourir. On ne se mélange pas, mais on a des amours avec une "maudite" et de l'affection pour le fruit de l'adultère. On tient à le mettre à l'abri du besoin. Les "légitimes" ont beau prôner les grandes vertus chrétiennes, ça leur reste en travers de la gorge.

À douze ans, on comprend les secrets à demi-mots. Et cette contradiction entre leur discours religieux et leurs actes m'a fait perdre à jamais toute confiance dans ceux qui revendiquent haut et fort les commandements, pour s'en dispenser dès que ça leur devient difficile. Dans un registre plus comique, j'appris que ma marraine était allée consulter un quimboiseur (un sorcier) pour désenvoûter son cadet qui "fréquentait" une "négresse" de cinq ans son aînée. Et le pire, c'est que ça avait apparemment marché. Donc, ces cathos purs jus pouvaient avoir recours au vaudou...

Et puis il y eut cette scène tragi-comique où ma tante, veuve depuis la mort tragique de son mari rugissait : " je suis une tigresse et si mes enfants ont fait cela, telle Médée, je les tue de mes propres mains !"

Ses deux fils, qui cinq ans auparavant avaient pissé dans le rhum, étaient accusés par une petite bonne de tentative de viol. La jeune fille malade, ma tante avait demandé à ses enfants de lui apporter à manger, puisqu'elle était alitée, Les deux garnements avaient, semble-t-il, voulu la forcer à leur accorder quelques faveurs...

"Je ne peux pas y croire ! Comment pourraient-ils avoir envie d'une peau noire, de cette chair grenue (elle avait donc oublié la douceur des bras de sa Da ?) quand leur père a été assassiné par ces brutes ? Non, cette fille est une menteuse ! Mais, si jamais il en était ainsi, je jure par Dieu que je les tue de ma propre main !" Et tout cela, devant la pauvre Da qui tentait de la consoler en la caressant tendrement. Il faut y rajouter l'accent créole qui fait de toute imprécation un chant.

Mon père tenta bien de la ramener à la raison en lui rappelant que leur père malade reposait à l'étage au-dessus et qu'on ne pouvait se laisser aller à dire de telles monstruosité devant des enfants, "très chère !" - "Bien sûr, toi, tu n'es plus de notre monde, tu te gargarises de ton ami Césaire. Tu es du côté des nègres. Ça t'est facile, tu ne vis pas ici !"

Elle ne tua personne ; la jeune bonne et sa mère furent renvoyées avec un petit dédommagement et l'affaire fut close. Tant de véhémence me rendait suspecte sa sincérité et, en même temps, je ne pouvais douter de sa douleur. C'est cette ambivalence qui ne m'a jamais quitté et qui me hante toujours : je suis des leurs et je ne veux pas en être.

Mon dernier voyage, je l'ai fait seul cette fois (je veux dire sans mes parents, mais ma fille et sa mère m'ont rejoint tout un mois), lors de ma première tournée théâtrale. Parmi les comédiens, il y avait un métis martiniquais (il fallait vraiment le savoir pour s'en apercevoir).

Nous avons joué à la Trinidad, où la venue de Myriam Makeba et d'Eldrige Cleaver avait provoqué une certaine effervescence. Nous nous promenions dans les rues de Port of Spain quand nous avons été pris à partie par un groupe de Noirs qui nous ont traités de "White Pigs". Mon collègue comédien a alors voulu expliquer, dans un anglais hésitant, qu'il était métis lui-même, et que nous étions solidaires avec leur lutte. Le résultat fut pire. Ils le traitèrent de renégat et nous avons failli nous faire lapider.

En retournant au théâtre, nous étions tristes de voir que certains Noirs répondaient au racisme structurel et historique par la violence et les injures qu'ils reprochaient, de bon droit, aux esclavagistes. Nous comprenions leur réaction, mais elle ne nous semblait ni constructive, ni même efficace.

Quand j'arrivais en Martinique, le frère jumeau de mon père me reçut chez lui à bras ouverts. Mon père était mort et il tentait, d'une façon émouvante et un peu dérisoire, de le remplacer en quelque sorte. Quand ma fille et sa mère vinrent, il mit à notre disposition une voiture avec chauffeur.

La Martinique n'était pas encore envahie par les clubs de vacances et l'on pouvait se promener en toute sécurité nuit et jour. En février 70, nous avons ainsi pu profiter de plages désertes en toute quiétude. Quand nous nous arrêtions dans un restaurant, nous propositions au chauffeur de partager notre table, mais il refusait toujours obstinément. Il n'acceptait pas plus que nous lui donnions de l'argent pour qu'il puisse se nourrir. Il restait à son volant sous le soleil, toujours disponible.

Au bout de quelques jours, nous ne pûmes plus supporter de nous goberger, alors qu'il restait à jeûner toute la journée. Nous décidâmes de nous passer de ses services et de louer une voiture. Mon oncle m'en voulut. "Que vont dire les gens ?" Et les discussions commencèrent.

Je me suis seulement marié à la mairie et ma fille n'a pas été baptisée. Mon oncle prétendait avoir vu en songe son frère qui était navré de mon impiété et il me harcelait de son prosélytisme catholique, pour me faire revenir dans le sein de sa Sainte Mère l'Église. Un jour, nous prenions un ti' punch. Mon oncle avait pour habitude, le midi, de retour de son entreprise, de se mettre à l'aise, en vue d'une petite sieste après le repas, avant de repartir au travail. Il était donc allongé sur son canapé en pyjama.

Ma fille buvait un verre de jus de fruit exotique, tandis qu'il me bassinait avec son baptême et la fête "à tout péter" qu'il pourrait m'offrir si nous "voulions bien régulariser la situation". Le drame du bourgeois blanc, c'est qu'il ne peut pas comprendre qu'on puisse penser autrement que lui et être heureux là où il ne le serait pas.

Ma fille déposa son verre tout au bord de la table juste devant mon oncle et se remit à tourner autour. Craignant qu'elle ne le renverse, je me levais de mon siège pour le recentrer sur la table. "Bouge pas, me dit-il. Adé ! Vini épi moins." Il n'avait qu'à tendre la main pour pousser le verre. Mais non, il appelait la petite bonne.

Elle vint aussitôt et, à sa demande, déplaça ce verre qui menaçait de tomber. Je la remerciai et cela la fit rire. "Pourquoi merci ?" dit-elle, avant de disparaître.

Je demandais à mon oncle s'il se rendait compte qu'agir ainsi n'avait rien de très chrétien. Il resta interdit.

- Je ne vois pas ce que tu veux dire.
- Enfin pourquoi déranger cette fille, alors qu'en allongeant le bras, tu pouvais déplacer ce verre et que je me préparais à le faire ?
- Mais elle est là pour ça.
- Un jour, ça pétera. Tu n'accepterais pas que l'on te traite ainsi. À force de mépris, on allume des incendies.
- Quel mépris ? J'ai des amis noirs.
- Des relations d'affaires que tu reçois à la rigueur dans ta résidence secondaire, mais qui jamais n'entreront ici.
- Tu voudrais que je sacrifie le bien-être de ma famille pour des gens, qui n'attendent que ma chute pour prendre ma place ?
- Tu vis dans un monde arriéré, qui se réveillera un jour pour vous mettre à bas de vos privilèges et de votre complexe de supériorité. Vous allez vous retrouver isolés au milieu d'ennemis qui n'auront qu'une envie, vous balancer à la mer.
- En attendant, c'est nous qui sommes les maîtres. Et nous avons de quoi nous défendre.
- D'accord, mais ne me parle plus de Charité et d'Idéaux chrétiens.

Une amie nigériane m'a dit qu'elle ne voyait pas de racisme dans cette anecdote car, dans son pays, plusieurs de ses amies ou parentes se comportent ainsi avec leur "cousine pauvre" qui leur sert de bonne ou, au mieux, de dame de compagnie. Ce serait une question de pouvoir. Mais ce pouvoir, chez les Békés, ne découle-t-il pas de leur prétendue supériorité raciale ? Quand se débarrassera-t-on de cette notion, qui ne devrait concerner que nos animaux domestiques, et qui nous colle à l'esprit comme un vieux sparadrap ?

Ce jour-là, j'ai profondément peiné mon oncle et bien inutilement. Si j'avais grandi dans son environnement, aurais-je pu penser vraiment différemment ? Et j'ai bien peur qu'avant le rêve d'harmonie et d'humanité réconciliée dont rêvent certains, il ne faille encore passer par des crises violentes d'exclusion et de repli sur l'identique.

Depuis, les HLM ont remplacé les cases, l'assistance sociale le paternalisme, et les Békés ne façonnent plus l'île. Des écrivains rêvent de créolisation, d'un monde métissé où l'on ne considérera plus l'autre selon sa couleur, sa religion ou son particularisme, mais comme un humain fraternel. En réaction, les communautarismes flambent et l'on voit de plus en plus de gens arborer les insignes de leurs origines, au lieu de se fondre dans une République égalitaire et fraternelle.

C'est assez dire que j'ai bien peur d'être déçu, en retrouvant ce monde si différent de mes souvenirs d'enfant émerveillé.

Les séjours de 1956, 1961 et le dernier, au cours de ma première tournée en 1970, m'ont inspiré une courte pièce théâtrale : ...



Un verre posé trop au bord du monde

Personnages

Yvan 1 (sept ans)]
Yvan 2 (douze ans)] > : fils de Gustave
Yvan 3 (vingt-et-un ans)]
Michel (d'abord quarante-cinq ans, puis soixante) : frère jumeau de Gustave
Gustave (cinquante ans – même acteur que Michel)
Da : vieille nounou noire en costume traditionnel de la Martinique
Huguette (la cinquantaine) - sœur aînée de Michel et Gustave
Adé (seize ans) : jeune bonne noire
L'enfant (entre deux et trois ans) fille de Yvan

Tous parlent avec l'accent créole sauf les Yvan, l'enfant et Gustave.

Lieu

L'action se situe dans le salon d'une maison coloniale à la Martinique. Un seul décor. Un canapé, une table basse, un fauteuil et un rocking-chair.

Tous les prénoms ont été changés.

Scène 1

Entrent un enfant roux de sept ans et une vieille nourrice noire, une "Da".

Yvan 1

Il s'est cassé la tête, grand-père ?

Da

Non, mon chéri. Tous ces bandages, c'est pour tenir les pansements sur sa pauvre oreille.

Yvan 1

Grand-père a les oreillons ? Je les ai eus l'année dernière...

Da

Si ça pouvait être les oreillons, iche moin !

Entre un homme, lunettes d'écaille, un gros grain de beauté sur la joue gauche.

Michel

Da, tu n'as pas vu mon frère chéri ?

Yvan 1

Papa !

Michel

Non, moi, je suis ton oncle. Tu es le petit Yves ?

Yvan 1

Pas Yves, Yvan. T'es pas mon papa ? Si, c'est toi. Tu t'es déguisé avec ces vilaines lunettes pour faire une farce.

Michel

Non, non, je suis le frère de ton papa, tonton Michel. Tu ne te souviens plus de moi ?

Da

Il avait deux ans. Comment voulez-vous ? Allez, ti' Van-van, va embrasser ton oncle Michel.

Yvan 1

Il montre le gros grain de beauté.

C'est quoi, ça ?

Michel

C'est un signe pour nous distinguer, ton papa et moi.

Da

Le Seigneur a marqué le moins gentil.

Michel

Je te remercie, ti' Da.

Da

J'ai dit le moins gentil. Je n'ai pas dit le plus méchant. D'ailleurs, mon ti' Tavo et mon ti' Mimi seront toujours mes amours, mes chéris à moi.

Michel

Où est-il ton chouchou ?

Da

Toujours en ville, je crois.

Yvan 1

Papa est allé voir César.

Michel

Ah ! Il est chez Aimé. Et il rentre comment ?

Da

Monsieur le Maire le fera raccompagner.

Michel

Et Papa ?

Da

Monsieur doit dormir à présent. Madame est à son chevet.

Michel

Je monte les embrasser. Prépare-moi un ti' punch, si ou plaît.

Exit Michel. Da s'affaire au punch.

Yvan 1

Ti' Da, quand ils étaient petits, tu les confondais jamais ?

Da

Jamais, iche moin. Ils en ont fait des farces, ils en ont attrapé des camarades et des professeurs, mais leur ti' Da, jamais !

Yvan 1

C'est vrai qu'ils étaient bons au foot, tous les deux ?

Da

Ah oui ! Michel était devant, à l'attaque, et ton papa sur le côté. Il envoyait la balle sur la tête ou même le pied de son frère et c'était but. Ça, ils en ont fait de belles parties. Une année, je n'ai pas manqué un match.

Yvan 1

Et pour le caractère, ils se ressemblaient ?

Da

Ton papa était plus calme, plus réfléchi, Monsieur Michel était un peu coquin, un peu filou. Tiens, quand ils étaient petits, on ne portait pas de dessous. Et ils avaient des habits semblables. Ti' Mimi était toujours pressé, alors, il ne s'essuyait pas toujours très bien. Mais, le matin, il se levait le premier et prenait le pantalon qui n'était pas souillé...

Yvan 1

C'est quoi, souillé ?

Da

Ben, celui qui n'avait pas de caca.

Entre Michel à l'insu de l'enfant et de la Da.

Yvan 1

Alors, Papa, il se retrouvait avec le fond du pantalon plein du caca de son frère ? Il devait pas être content...

Da

Ça non, iche moïn. Avant d'aller me coucher, je venais avec un linge mouillé et du savon, et je frottais ce qu'il y avait à frotter et, le matin, il n'y avait pas d'histoires.

Yvan 1

Sinon, c'était la bagarre ?

Da

Penses-tu, ton papa était bien trop gentil...

Michel

Qu'est-ce qu'il va penser de moi avec tes bêtises ? Je prenais *mon* pantalon. D'ailleurs, tu l'as toujours dit, j'ai été propre le premier.

Da

Ça, vous vous êtes débrouillé un peu plus tôt, mais jamais aussi soigneusement que votre frère.

Michel

Merci. Tu crois que nos culottes sales intéressent cet enfant ?

Yvan 1

Beaucoup, tonton, beaucoup.

Michel

À propos de saletés, tu connais la dernière des garnements d'Huguette ?

Da

Seigneur Jésus, Marie, Joseph ! Ce pauvre Achille, un vieil ivrogne qui a été si brave... Lui faire une chose pareille !

Yvan 1

Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Da

Tes cousins se comportent comme de sales petits nègres. Ils lui ont donné une bouteille de tafia dans laquelle ils avaient fait pipi.

Yvan 1

Argh !

Michel

C'est ça, donne-lui des idées.

Da

C'est pas mon ti' Van-van qui aurait des méchantes pensées con' ça.

Yvan 1

Du pipi, hi, hi !

Michel

Ce n'est pas drôle, Yvan. C'est du poison. On peut être très malade.

Da

J'ai réconforté le pauvre bougre et je me suis permis de lui offrir une petite flasque.

Michel

...de rhum ambré...

Da

Quant aux garnements, je leur ai cinglé les cuisses de quelques bons coups de cuir. Ils ont bien essayé d'échapper au châtiment, mais la vieille Da a su les coincer. Ils ont eu leur juste rétribution. Mais ne dites rien à Madame Huguette. La pauvre, toute seule avec ses deux chenapans. Monsieur Robert et Monsieur Didier m'ont promis qu'ils s'amenderaient.

Michel

Ti' Da, tu es parfaite.

Scène 2

Ne reste que l'enfant.

Yvan 1

Grand-père s'est remis et nous avons fêté ses nocés d'or. Il y a une photo sur laquelle il trône avec Grand-Mère au milieu de la famille : leurs dix enfants, dont deux religieuses, leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants. Nous sommes une bonne cinquantaine. Tous Blancs.

Arrive Yvan 2, un garçon roux de douze ans, auquel Yvan 1 passe le relais.

Yvan 2

Pour un petit *métro*, un *zoreille*, tout avait un goût étrange au pays de mes ancêtres békés : Les baignades, les chasses aux crabes de terre au lever du soleil. L'immense serre du grand-oncle, que parcouraient des oiseaux et des papillons multicolores, où nous avons mangé du cochon de lait. La maison sans électricité de Sainte-Luce, avec les lampes à pétrole, les papillons de nuit, les hannetons vrombissants et les moustiquaires. La ravine luxuriante de Balata et son mini Sacré-Cœur montmartrois, que dirigeait un oncle missionnaire, tout droit sorti de Tintin au Congo. Les mangues, les goyaves et les prunes de Cythère mangées sur l'arbre en cachette de la terrible tante Charlotte. L'accent chantant et sucré du créole. Les cinémas avec le public qui encourageait les adversaires, ponctuant chaque bagarre de retentissants " i salé ! ". Même ces douloureux coups de soleil qui, après m'avoir crevassé les épaules, me les ont pointillées à jamais. Même la nuit de cyclone, à se régaler d'histoires terrifiantes, enfermés derrière les volets avec les bonnes, mortes de trouille, qui nous empêchaient de regarder cette extraordinaire sarabande. Même cette première gorgée étranglée de tafia dans une case rance et crasseuse aux murs couverts de vieilles affiches dont une du cirque de Buffalo Bill... Tout a le goût de ces branches de quénettes que nous suçotions au marché en compagnie de ti' Da. Ça vous laisse la bouche pâteuse mais c'est si étrangement délicieux.

Cinq ans plus tard, Grand-père est au plus mal : métastases générales. Nous revoilà en Martinique.

Scène 3

Entre son père, Gustave. C'est le même acteur que Michel, mais le nez chaussé de fines lunettes et sans grain de beauté sur la joue. Il parle sans accent créole. Yvan 2 se retourne et, comme dans une discussion en cours, s'adresse à son père.

Yvan 2

Non, Papa, je ne comprends pas. Je suis coincé dans un arbre, l'autre cretinus fait tout pour me faire tomber, je lui crie d'arrêter, tu sors la tête par la fenêtre et tu dis : " Yvan, *arrête de* est incorrect."

Gustave

Tu as dit : "*Arrête de mmm... mmm !*" *Arrêter* est un verbe transitif. Il n'est intransitif que s'il s'agit d'un chien de chasse à l'arrêt ou d'un véhicule qui cesse d'avancer.

Yvan 2

Mais c'est pas d'ça qu'je parle !

Gustave

Ce n'est pas cela dont tu parles... Si tu tiens à utiliser ce terme, tu dois dire : "*Arrête tes mmm...mmm...* "

Yvan 2

Mais ? Papa, tu aurais pu lui dire de cesser de... de cesser ses...

Gustave

Oui, effectivement... Avec *cesser*, les deux sont admis.

Entre Da. Elle n'a pas changé depuis la première scène.

Da

Mon ti' Tavo, quel bonheur d'entendre ta voix ! Laisse-moi te regarder, t'embrasser.

Gustave

Ti' Da ! Ti' Da ! Toujours aussi vaillante !

Da

Il faut bien mais, certains jours, on prend sur soi.

Gustave

Tu reconnais Yvan ?

Da

Si je le reconnais... Si je le reconnais ! Mais qu'est-ce qu'il a grandi ! C'est vrai, c'était il y a cinq ans ! Cinq ans ! Comment va mon ti' Van-van ?

Yvan 2

Très bien, ti' Da. Je suis vachement content de te revoir.

Gustave

Tu es toute seule ?

Da

Monsieur se repose.

Gustave

Comment va-t-il ?

Da

Nous sommes bien mal en point. Il ne nous reste que la prière.

Gustave

Et Maman ?

Da

La pauvre, il lui en faut du courage ! Elle a voulu absolument accompagner tout le monde pour la neuvaine au Sacré-Cœur. Vous étiez à la mairie. Avant même de franchir le seuil de votre propre demeure, vous filez voir ce mécréant d'Aimé Césaire...

Gustave

C'est un reproche ?

Da

Il n'est pas communiste ?

Gustave

Plus depuis 56 et c'est un grand poète.

Da

Mais sa Sainteté...

On entend une femme hystérique.

Huguette off

Ce n'est pas vrai ! Eulalie est une menteuse et une petite dévergondée !

Une voix off

Mais Madame Huguette...

Huguette off

Tais-toi ! On veut être charitable... On prend la peine de préparer un bon ti' féroce et un bluff pour Mademoiselle qui traîne au lit...

Yvan 2

Dis donc, ça barde !

Huguette off

Mes propres fils vont visiter la soi-disant malade et voilà comme on nous remercie...

Da

C'est encore Messieurs Robert et Didier. Mais, cette fois, c'est pas bon même.

Entre Huguette dans tous ses états.

Gustave

Huguette chérie !

Huguette

Ah ! Bonjour, très cher ! Je suis hors de moi ! Bonjour, mon petit. C'est le troisième ?

Yvan 2

Non, moi, c'est quatre.

Huguette

Excuse-moi, mais on vient de me raconter des horreurs. Il faut que j'en aie le cœur net. Dis-moi, ti' Da, tu es au courant des sornettes que débite la mère d'Eulalie ?

Da

Oui, Madame, j'ai dû soigner la malheureuse. Elle était couverte de bleus, la bouche fendue et une vilaine plaie au front. Toute malade qu'elle était, elle ne s'est pas laissé faire...

Huguette

Alors, toi aussi, tu prétends que mes enfants... !

Da

Je vous demande pardon, Madame Huguette, mais Hector et Cassius, qui sont intervenus juste à temps, disent de même.

Huguette

Ils mentent ! C'est un coup monté ! S'en prendre à deux gamins, c'est honteux ! Ce sont encore des bébés, ils sont à peine plus âgés que celui-là. Lche moin pas pé faire une infamie con ça.

Da

Si, Madame, si.

Huguette

Ah ! Tais-toi ! Si on touche à mes petits, je suis une tigresse, une tigresse, tu entends ! Attention à vous ! Mais, si par malheur, si jamais il en est ainsi, si mes fils ont commis cette abomination, je deviens furie et je les tue de mes propres mains.

Gustave

Ma sœur chérie...

Huguette

De mes propres mains... Comme Médée... Non, ce n'est pas vrai ! Je ne te crois pas ! Mes enfants ne sont pas des dégénérés. Je ne peux pas croire qu'ils aient eu la moindre envie de toucher ces cheveux crépus, de caresser cette peau granuleuse...

Gustave

Très chère, tu t'égares...

Huguette

Quoi, mes enfants pourraient désirer cette engeance qui a assassiné leur père !

Da

Mon ti' Van-van, vini épi moin.

Elle veut emmener l'enfant qui résiste fasciné par la scène.

Gustave

Sœurette, c'est justement parce que ton mari n'est plus, que tes enfants manquent de repères. Si tu veux, je leur parlerai.

Huguette

Tu leur diras quoi ? Leur pauvre papa étripé au coutelas dans les champs de cannes comme un cochon ?

Gustave

Pourquoi revenir là-dessus ? Tu te fais du mal.

Huguette

Tu voudrais que j'oublie !

Gustave

Non, que tu pardonnes.

Huguette

À ces sauvages ? Jamais !

Gustave

Ces sauvages, comme tu dis étaient partis se battre pour la France, la tête pleine de promesses. Et, à leur retour, nos chers cousins n'ont rien voulu leur accorder...

Huguette

Et mon pauvre Chéri n'aurait jamais dû tenter de s'interposer en tant qu'administrateur, c'est ça ! Pour un peu, ce sera de sa faute ! Tu te rends compte que tu es en train de défendre ces brutes sanguinaires ?

Gustave

Je ne défends pas leur acte mais je les comprends, comme, sans excuser leur égarement, je comprends le désarroi de tes fils.

Huguette

Non, tu ne comprends rien. Tu n'es plus d'ici. Tu ne la vis pas cette violence permanente et sournoise que nous subissons...

Gustave

La violence répond à la violence.

Huguette

Qui n'est pas avec moi est contre moi !

Gustave

Très chère, calme-toi... Papa dort juste au-dessus.

Huguette

Eh bien, qu'il entende comme on me traite, comme on traite ses petits-fils. Comment son Tavo chéri se met du côté des nègres...

Silence.

Frère et sœur se regardent longuement.

Gustave

Je t'ai blessée... Excuse-moi, je te prie.

Huguette

Je n'en peux plus. C'est trop dur, toute seule. Je ne suis qu'une pauvre folle toute brisée. Qu'est-ce que je peux faire avec mes deux bandits ? Mon ti' Tavo, dis-moi quoi faire...

Gustave

Je leur parlerai et nous essaierons de réparer ce qui peut l'être.

Da

Allez vous reposer, Madame Huguette. Je vous prépare un ti' calmant et je vous l'apporte. Mon Dieu, quel malheur ! Pauvre femme !

Exit Da.

Huguette

Qu'est-ce qu'on va devenir, mon ti' frère ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je n'ai plus de forces, plus de forces.

Gustave

Viens te reposer, je m'occupe de tout.

Il emmène sa sœur qui pleure à petits sanglots. Ils sortent.

Scène 4

Yvan 2

La jeune Eulalie a dû être dédommagée d'une façon ou d'une autre. Toujours est-il que nous ne l'avons plus revue et que mes cousins s'en sont tirés avec une belle engueulade. Nous sommes repartis en France, scolarité oblige, un mois avant la mort de Grand-père. Deux ans plus tard, Papa l'a suivie à Noël.

Il passe le relais à Yvan, jeune père, qui entre accompagné d'une petite fille.

Yvan 3

Huit ans après ce funeste Noël, à l'occasion de ma première tournée théâtrale, me revoici en Martinique. Ma fille et sa mère m'ont rejoint et nous avons été accueillis chez l'oncle Michel qui occupe à présent la maison familiale. Devant lui, j'ai toujours l'impression d'être en présence du fantôme de mon père, d'autant qu'il a adopté le même genre de lunettes et fait enlever son signe distinctif : le gros grain de beauté sur la joue. Que je le croise inopinément ou que je rencontre son visage au détour d'un miroir, j'ai une drôle de sensation. Une sensation... une drôle de sensation, oui. Ils sont si semblables et pourtant si différents. Comme dans *le Double* de Dostoïevski.

Scène 5

Entre Michel. Ses cheveux ont un peu blanchi. Il est en pyjama et s'affale sur le canapé. Une petite bonne l'accompagne avec un plateau où trônent un seau à glace, des verres, de quoi faire des punchs et une carafe de jus de fruit. Da est dans le rocking-chair, à l'écart. Elle a bien vieilli et marmonne des prières ou des chansons, qui sait...

Michel

Yvan, un ti' punch ? Et un bon ti' jus de fruit pour la petite reine. Foute ou belle ! Pas trop plein, Adé.

Adé

Tu le tiens bien, petite ?

L'enfant

Oui, merci Adé.

Adé rit. Yvan rejoint son oncle et s'assied sur le fauteuil, séparé du canapé par la table basse. Adé prépare les punchs. L'enfant se blottit dans le giron de Da, son verre à la main

Michel

Eh oui, quand je peux rentrer le midi, une bonne douche, je me mets à l'aise et, après le repas, une connerie à la télé, histoire de piquer un petit roupillon... Avant de retourner au bureau. Que demander de plus ?

Yvan 3

Mais rien, mon oncle, rien.

Michel

En allant magasiner, nos charmantes épouses nous ont laissé quartier libre. Ça tombe bien, je voulais te parler.

Yvan 3

Tu es bien sérieux. C'est grave ?

Michel

Oui et non

Adé présente les verres à Michel puis à Yvan.

Yvan 3

Merci beaucoup, Adé.

Adé rit et sort.

Michel

Yvan, cette nuit, j'ai vu ton papa.

Yvan 3

Quoi !

Michel

Oui, cette nuit Gustave m'a parlé.

Yvan 3

Ah ! En rêve...

Michel

Tu ne crois pas aux songes ?

Yvan 3

Je ne crois pas que les morts reviennent nous voir.

Michel

Tu sais, les jumeaux, c'est très particulier. Tiens, la nuit de sa mort, dans la soirée, j'ai eu un malaise.

Yvan 3

Dans la soirée ? Et le décalage horaire ? Excuse-moi... Alors, tu as rêvé que Papa te disait quoi ?

Michel

Gustave m'a dit sa peine que tu ne sois pas marié.

Yvan 3

Mais je suis marié.

Michel

Pas chrétiennement.

Yvan 3

Je n'y crois pas. Ce serait sacrilège, non ?

Michel

Mon pauvre ti' Yvan, tu ne crois pas ? Avec l'éducation que t'a donnée ton père. Ton père qui était un saint... Tu ne veux pas... pour le moment...

Yvan 3

Tu es vraiment insensé.

Michel

Qui vivra verra... Tu sais, ce qui affligeait le plus mon pauvre frère, c'est que la petite ne soit pas baptisée. Voilà ce que je te propose : j'organise le baptême à Balata, pendant votre séjour et, si tu changes d'avis pour votre mariage... Ton oncle, le père De Jaham, serait tellement heureux de conduire ton retour au sein de notre Sainte Mère l'Église. Je te ferai une petite donation et j'organiserai une fête à tout casser.

Yvan 3

Écoute, ou c'est sérieux, ou ça ne l'est pas. On ne passe pas devant le curé pour faire la fête. Pour moi, les Évangiles sont une belle légende, c'est tout, au nom de quoi on a tout fait et souvent les pires choses. Quant à ma fille, elle décidera quand elle sera majeure.

Michel

Et si, à Dieu ne plaise, elle mourait avant ?

Yvan 3

Faisons confiance à la Miséricorde...

Michel

Franchement, je te plains : vivre sans la Foi, l'Espérance et la Charité, ça ne doit pas être facile tous les jours.

Yvan 3

Je crois en certaines choses, j'espère beaucoup, quant à la charité...

L'enfant a quitté Da et pose son verre sur le bord de la table, près de Michel, à portée de sa main pour peu qu'il se redresse. Elle gambade autour de la table.

Yvan 3

Chérie, ton verre... Attends.

Il se lève pour prévenir l'éventuel accident.

Michel

Laisse. **ADÉ** ! Vini épi moin !

Adé arrive illico.

Michel

Adé, ti'é verre ti' marmaille-là pou' moin.

Elle prend le verre et le pose sur le plateau au centre de la table.

Yvan 3

Merci, Adé. Et excusez-nous.

Elle le regarde, éberluée et repart sans piper mot.

Yvan 3

Bel exemple d'esprit chrétien.

Silence.

Michel

Je ne te comprends pas...

Yvan 3

Tu ne te rends même pas compte...

Silence.

Michel

Tu me fais beaucoup de peine.

Yvan 3

Qu'en penses-tu, ti' Da ?

Da se balance, marmonnant toujours on ne sait trop quoi.

Fin